

CAUSERIE ARTISTIQUE



MICHEL-ANGE

Voici, mesdemoiselles, le suprême représentant du génie florentin, le Titan de l'art et de la Renaissance. Michel-Ange, que Giotto et Orgagna avaient fait pressentir, n'a point eu d'émule ni de successeur. C'est un météore aux flammes en même temps vives et sombres, qui resplendit au roulement du tonnerre. Il ne procède pas du génie serein de Léonard, il ne participe pas à l'inspiration du divin Raphaël : il éclate, il foudroie, il repousse même au premier abord, pour attirer ensuite comme les abîmes, captiver, passionner d'une passion qui ne saurait plus avoir de rivale.

Léonard est complet, comme le résultat de l'union parfaite de la science et du goût. Il séduit par la pondération absolue de toutes les forces et de toutes les grâces. Michel-Ange est excessif en tout, heurté, violent, brutal. Il triomphe à coups d'énergie. Mais quand on l'a vu, quand on l'a senti, rien ne subsiste plus à côté.

C'est bien aussi le type de son siècle, qu'il semblait résumer comme s'il en eût été le *microcosme*. C'est bien Florence au temps de Laurent le Magnifique et de Julien : quelque chose de puissant et de fier, qui s'élève et retombe au gré du dieu de la guerre, qui resplendit au milieu de l'Europe soulevée comme le soleil à travers un ciel d'orage, pour s'éteindre ensuite dans les ombres de la tourmente.

Oui, Michel-Ange n'est pas seulement l'homme de son siècle, il est encore l'homme de son pays. Le génie de Léonard est cosmopolite ; il aurait pu naître à Milan comme à Venise ; celui de Michel-Ange ne saurait nous apparaître que serti par la Florence des Giotto, des Orgagna, des Brunelleschi, des Savonarole, des Marcile Ficin et des Médicis. Il semble que l'architecture sévère, aux gigantesques bossages des édifices florentins, soit le fond naturel sur lequel devrait se détacher la sculpture puissante de l'auteur du *Moïse*, et le cadre au milieu duquel devrait éclater le *Jugement dernier*. Mais ces deux chefs-d'œuvre sont si bien à Rome !

Même dans les musées, au milieu des froides salles où s'alignent les figures de l'antiquité, celles de Michel-Ange semblent à l'aise ; elles n'éteignent pas la beauté sereine de l'art grec, et n'en sont point écrasées. C'est que les inspirations si différentes qui

ont produit la *Diane* et la *Polymnie*, et le *Jour* et la *Nuit*, l'*Aurore* et le *Crépuscule*, se sont élevées chacune à une telle hauteur, qu'elles ne sauraient se détruire ni s'éclipser.

J'ai dit « les inspirations si différentes. » Pourtant, qui s'est plus inspiré de l'antiquité que Michel-Ange ? Vous avez peut-être déjà lu dans les histoires, mesdemoiselles, comment, presque enfant encore, il copiait ou réparait les antiques des jardins Médicis ? Vous savez qu'il fit une statue connue sous le nom de *L'Amour endormi* et que cette statue, rendue fruste et enterrée par les soins de Laurent de Médicis, trompa le cardinal San-Giorgio, qui la prit pour un antique ?

Mais ce qui fit à Michel-Ange une individualité si puissante et si indépendante de ses maîtres et de ses modèles d'Athènes et de Rome, c'est que, le premier, le seul, il a jeté une âme vivante et frémissante dans des torses de marbre. Il a brisé le moule antique par ses magistrales audaces, comme si le ferment divin n'avait pu y être contenu, comme s'il avait fallu des exubérances de formes pour rendre les élans de l'âme.

Avant lui, personne ne fit exprimer au marbre les passions humaines ; depuis, personne n'en a trouvé le pouvoir. Les efforts de Baccio Bandinelli se brisèrent à l'impossible, et les essais tentés par d'autres disciples demeurèrent toujours en échec devant cette immobilité du marbre, qui semble si bien s'harmonier au calme des statues antiques.

Il vous semblera, mesdemoiselles, que je parle ici de Michel-Ange statuaire, plus spécialement que de Michel-Ange peintre et architecte. C'est qu'à mes yeux il fut surtout sculpteur ; c'est que son œuvre sculpturale me semble plus immense encore que son œuvre de peintre ; c'est qu'enfin la sculpture fut le point de départ de sa carrière.

D'ailleurs, le sculpteur du *Moïse*, et le peintre du *Jugement dernier*, et l'architecte de la colonnade de Saint-Pierre de Rome, et le poète des sonnets à Vittoria Colonna, et le constructeur des fortifications de Florence, je veux tous vous les faire connaître successivement et simultanément.

Michel-Ange est issu d'une famille noble, mais pauvre. Son père, Lionardo Buonarroti, était po-

destat de Castello di Chiusi e Caprese, l'ancien Clusium des Romains. Les historiens contemporains de Michel-Ange, Condivi, et Georges Vasari, que je vous cite souvent, mesdemoiselles, et qui fut le contemporain, le confrère, l'ami et l'historien des peintres du seizième siècle, regardent les Buonarroti comme une branche de la famille Canossa. Les Canossa admettaient d'ailleurs Michel-Ange parmi leurs parents, comme le prouve une lettre d'Alexandre de Canossa adressée à Michel-Ange. La famille de Canossa était d'une illustre noblesse et presque de sang royal.

Néanmoins, les Buonarroti étaient pauvres et dans une humble situation, lorsque Michel-Ange vint au monde. Lionardo entretenait à grand-peine sa famille tout en faisant donner à ses fils une éducation libérale, comme il convenait à des gentilshommes. Condivi rapporte que, quelques années après, Michel-Ange, adolescent, étant entré dans les bonnes grâces de Laurent de Médicis, ce prince fit venir Lionardo Buonarroti et lui demanda quelle faveur il voulait obtenir.

« Lorenzo, lui répondit le vieillard, je ne sais autre chose que lire et écrire; mais, comme le compagnon de Marco Pucci le douanier vient de mourir, je prendrais volontiers sa place, et il me semble que je pourrai convenablement remplir cet emploi.

» — Tu seras toujours pauvre, répondit Laurent; mais si tu veux être le compagnon de Marco Pucci tu le peux, jusqu'à ce qu'il se rencontre une meilleure occasion. »

Cette place rapportait environ huit écus par mois.

Michel-Ange avait été en nourrice à Settignano, près d'Arezzo, où Lionardo Buonarroti avait une petite propriété. Ce fut la femme d'un tailleur de pierre qui lui donna son lait. Vasari rapporte que Michel-Ange lui disait à cette occasion :

« Mon cher Georges, si j'ai quelque chose de bon dans l'esprit, je le dois à la légèreté de l'air de votre pays d'Arezzo, de même que je dois au lait que j'ai sucé les maillets et les ciseaux dont je me sers pour sculpter mes figures. »

Dès l'enfance, Michel-Ange témoigna des dispositions pour les arts plastiques. Mais il paraît que Lionardo Buonarroti trouvait la carrière des arts indigne de la noblesse de sa famille, car il contraria tant qu'il put les inclinations de son fils. Les frères de Lionardo, oncles de Michel-Ange, s'unirent à cette persécution, et le jeune homme, comme dit Condivi, fut souvent grondé et même terriblement battu. Mais Michel-Ange avait une nature indomptable sur laquelle ces persécutions n'eurent point de prise.

Il allait à l'école chez un certain Francesco d'Urbino pour y apprendre la *grammaire*, c'est-à-dire l'ensemble des sciences qui constituent nos facultés de belles-lettres. Mais, au lieu d'étudier, il dessinait. Un de ses condisciples, Francesco Granacci, était élève de Domenico Ghirlandajo, l'un de ces offciers peintres, sculpteurs et architectes dont je vous ai parlé dans les précédents articles sur les origines de l'art en Italie. Il lui procura des dessins de Ghirlandajo. Michel-Ange travailla seul, mais si bien, que Domenico Ghirlandajo, ayant vu ce qu'il faisait, voulut se l'attacher et que Lionardo Buonarroti ne résista plus à la vocation de son fils. On vit alors, chose rare, un maître payant son élève, car une des clauses du contrat passé entre Lionardo et Ghirlandajo, le 1^{er} avril

1489, portait que ce dernier paierait à Michel-Ange, pour trois années d'étude passées à son atelier, la somme de 24 florins d'or. Michel-Ange n'avait alors que quatorze ans.

Ses progrès furent si rapides, que bientôt Ghirlandajo disait avec dépit :

« Ce jeune homme en sait plus que moi ! »

On attribue à cette première jeunesse de Michel-Ange des tableaux qui sont déjà d'un maître. Toutefois, ce fut surtout vers la sculpture qu'il se tourna, et le Ghirlandajo, un peu jaloux, dit-on, des succès précoces de son élève, ne fut pas étranger à cette première direction de son talent.

C'était le temps où cette Florence, que nous avons vue au siècle de Dante et de Giotto si guerroyante et si sombre dans sa grandeur, avait atteint l'apogée de son opulence et de sa gloire. Laurent le Magnifique régnait et comptait parmi les principaux potentats de l'Europe, si ce n'est par l'étendue de son territoire, au moins par l'influence intellectuelle qu'exerçait alors la Toscane, la lumière du monde civilisé, au temps de la Renaissance. Tandis qu'il appelait autour de lui les artistes, les poètes, les savants, les philosophes, il réunissait dans son palais et dans ses jardins les chefs-d'œuvre du présent et de l'antiquité; il faisait de son palais même une sorte d'école d'Athènes où s'élevaient, avec ses fils, et vivaient comme ses propres commensaux, Politien, Pic de la Mirandole, Marcile Ficin et d'autres grands hommes qui lui faisaient une cour de Génies.

Il vit des travaux de Michel-Ange lorsque le jeune artiste, de l'atelier de Ghirlandajo, était passé dans celui de Bertholdo, élève de Donatello, pour y apprendre la sculpture. Ce fut une tête de vieux faune, copiée sur l'antique, mais rétablie dans les parties frustes, qui surprit et charma Laurent le Magnifique.

Michel-Ange avait refait le nez et une partie des lèvres qui manquaient. — La bouche était ouverte, riait et montrait une double rangée de dents. — « C'est bien, dit Laurent au jeune statuaire; mais tu devrais savoir, jeune homme, qu'aux vieillards il manque toujours quelques dents. »

En ce temps-là, mesdemoiselles, les Rogers et les Fattet, et *tutti quanti*, n'existaient pas, comme vous voyez.

Michel-Ange édenta spirituellement son faune, et il imita, dit-on, jusqu'au vide que laisse dans la mâchoire une dent tombée.

Laurent voulut qu'il fit partie de sa maison et le retira près de lui pour servir de compagnon à ses fils. En même temps Michel-Ange continuait d'étudier. Après la première période de la Renaissance, qui avait donné à Florence Dante, Giotto, Orgagna, Nicolas de Pise, Arnolfo di Lapo, et la seconde qui s'était illustrée des Fra Angelico, des Brunelleschi, des Pétrarque, des Donatello, des Masaccio, des Ghiberti, une troisième commençait à poindre où l'art semblait devoir atteindre les limites de la perfection. Cette époque, si jeune encore, si puissante déjà, le Magnifique sentit que Michel-Ange en serait le maître. — En peinture, ce jeune homme avait dès l'abord surpassé Ghirlandajo, un des derniers représentants de l'école liturgique; à la simplicité savante du Masaccio il joignait une fougue tout à fait inconnue. En sculpture, il s'assimilait la force et la grandeur des anciens avec cette étude frémissante de la nature qu'avait inaugurée Do-

natello. Laurent de Médicis donna cinq ducats par mois à son jeune protégé.

Que l'on se représente la vie de ce jeune homme de seize ans, mis à portée de tous les chefs-d'œuvre, faisant partie de la plus brillante cour de l'Europe, traité sur le pied d'égalité avec deux jeunes princes, dont l'un devait devenir pape sous le nom de Léon X, et, comme on disait alors, *nourri aux lettres et aux sciences* par des maîtres tels que Politien, Pic de la Mirandole et Marcile Ficin.

Mais peut-être, mesdemoiselles, ignorez-vous qui étaient la plupart de ces illustres contemporains que je vous nomme ?

Politien est un poète excellent, un critique, un grammairien, dans le sens qu'on donnait alors à ce mot ; cette belle langue toscane, que nous admirons dans sa pureté élégante, c'est lui surtout qui l'a fixée. Jean Pic de la Mirandole, gentilhomme feudataire de l'Etat de Modène, fut une de ces encyclopédies vivantes comme il en existait encore. A dix ans, il passait pour le premier poète et le premier orateur de l'Italie ; à quatorze ans il étudiait à Bologne le droit canon et embarrassait les plus fameux docteurs ; à vingt-trois ans il publiait sous ce titre de : — *De omni re scibili* (de tout ce qu'on peut savoir), une suite de neuf cents propositions sur l'ensemble des connaissances humaines, s'engageant à les soutenir, défendre et prouver devant toutes les académies. Il mourut à trente ans, brisé par les efforts de son intelligence.

Marcile Ficin vous est sans doute bien plus inconnu que Politien et Pic de la Mirandole ; pourtant il eut une influence majeure sur l'art de la Renaissance. — Je vous ai déjà parlé de Savonarole — Eh bien ! lui et Savonarole furent, pour ainsi dire, les pôles opposés de la philosophie de l'art du seizième siècle.

Je m'explique. Savonarole, comme je vous l'ai dit, représente le principe chrétien dans l'art, et sa manière, qui prenait un peu pour type les créations célestes de l'Angelico, eut pour traducteur émérite Fra Bartholomeo, un bien grand maître, peu connu en France, mais dont je vous parlerai dans un prochain article.

Marcile Ficin, au contraire, était un néo-platonicien qui reprenait les traditions de l'école d'Alexandrie.

Vous voilà bien avancées, n'est-ce pas ? et je suis un grand impertinent de venir vous parler de l'école d'Alexandrie tout comme si vous entendiez le grec, tout comme si vous vous intéressiez à Platon, à Plotin, à Denis l'Aréopagite, à Cynésios, à Hypathie même... Mais certainement que vous vous y intéresseriez si vous saviez ce que fut cette école, dernière splendeur du Bas-Empire, anneau précieux qui lia l'antiquité païenne au christianisme. Toutefois, je ne puis aujourd'hui vous introduire dans ce domaine quasi-philosophique ; j'ai tant de choses à vous dire sur Michel-Ange et si peu d'espace à remplir dans le journal ! J'y reviendrai à propos de Fra Bartholomeo. Qu'il vous suffise de savoir actuellement que Marcile Ficin, vous l'avez déjà compris, représentait, dans l'art, l'élément païen. — Tandis que Savonarole maintenait, par exemple, que toute beauté vient de l'âme, Marcile Ficin faisait au contraire de la splendeur de la forme le premier des buts artistiques.

Ces noms et ces explications sont venus au bout de ma plume, mesdemoiselles, parce que j'ai voulu vous faire comprendre et connaître le milieu dans lequel

s'éleva et grandit Michel-Ange. Maintenant ne comptez pas qu'il se puisse ranger sous la loi de l'une ou de l'autre tendance artistique que je vous développais tout à l'heure ; il est bien trop grand pour rentrer dans un système. Qui a jamais poussé plus loin que lui le développement et même l'exubérance de la forme ? Qui a plus puissamment marqué cette forme de l'empreinte de l'âme ?

Cependant on ne comprend pas, et on n'admire pas Michel-Ange tout d'abord, comme Raphaël et Léonard ; Il faut apprendre à le goûter. Par exemple, si vous voyez dans nos musées ou chez nos marchands de bronzes d'art les figures des tombeaux des Médicis, vous serez d'abord plus surprises que charmées. — Peut-être même ne les trouverez-vous pas belles. — Mais si, en vous disant que, depuis quatre siècles, ces figures ont fait l'admiration de toutes les générations artistiques, vous persistez à les considérer, bientôt vous serez frappées d'une grandeur étrange, d'une noblesse, d'une puissance qui vous clouera devant, et laissera dans votre mémoire un ineffaçable souvenir.

Le *Jugement dernier*, dont on voit la copie par M. Sigalon au palais des Beaux-Arts, terrifie et confond le spectateur, qui se rend à peine compte des myriades humaines enroulées et suspendues sur cette immense page. Les damnés et les élus s'élèvent ou retombent en cascades ; s'entraînent vers le ciel ou se précipitent vers la barque infernale avec une énergie si sauvage, des attitudes si désespérées, qu'on a peur. — Ce n'est point ici l'Agneau du Calvaire, le Dieu de miséricorde qui bénit et pardonne, c'est le Christ vengeur qui châtie. Comme dans l'épopée du Dante, le dogme catholique se marie aux traditions mythologiques ; au-dessous du Dieu tout-puissant qui vient juger les vivants et les morts, apparaît l'Achéron, et c'est dans la barque à Caron qu'un diable fouaille les damnés.

Celles de vous qui peuvent visiter le palais des Beaux-Arts se feront, devant la copie de Sigalon, une faible idée du drame foudroyant que Michel-Ange a écrit sous les voûtes de la chapelle Sixtine. — Je dis une faible idée, car le cadre, ici, étouffe le tableau. — Au fond de cette salle sombre et basse, il semble écrasé, démesuré, hors de raison. Il lui faut les vastes espaces de la Sixtine, et puis aussi cet entourage de chefs-d'œuvre au milieu desquels il est à l'aise comme un roi environné de sa cour.

Au musée du Louvre, parmi les sculptures de la Renaissance, vous verrez des statues de Michel-Ange, et particulièrement un captif inachevé, qui est, avec la Vierge de l'Académie de Londres, une des créations de sa manière calme, jeune et gracieuse. — Le moulage et les procédés de réduction de MM. Collas et Barbedienne vous feront connaître les *Esclaves du port de Livourne*, le *Jour et la Nuit*, etc., des chefs-d'œuvre de sa manière puissante et dramatique.

Mais nous avons laissé Michel-Ange encore enfant à la cour de Laurent le Magnifique. Revenons sur nos pas pour l'y retrouver. Laurent, qui lui ouvrait la porte des jardins de Saint-Marc, où s'entassaient les antiques, qui mettait au service de ses études toute sa puissance, mourut et laissa le pouvoir non pas à celui de ses fils qui devait devenir Léon X, mais à Pierre, qui garda Michel-Ange près de lui, et osa l'employer tout un hiver à faire des statues de neige !

Michel-Ange quitta Florence pour Venise, puis pour Bologne. Puis il revint dans sa patrie, qu'il quitta

bientôt à nouveau. C'était le temps où le pouvoir des Médicis, ébranlé au dedans par les factions et les conspirations, mal soutenu par l'incurie de Pierre, menacé au dehors de l'invasion des Français, ne se soutenait plus qu'à l'aide du despotisme.

Michel-Ange, patriote austère et convaincu, souhaitait la liberté républicaine; d'autre part, la reconnaissance l'enchaînait à ses protecteurs. Cette situation lui rendait la vie difficile, car il ne voulait manquer ni à sa foi politique, ni à ses devoirs de cœur. Il partit pour Rome.

Durant un espace de cinq ans, de 1496 à 1504, Michel-Ange, encore à l'aurore de la jeunesse, sculpta le *Bacchus* et l'*Adonis* qui sont au musée de Florence, et la célèbre *Piété* de Saint-Pierre de Rome, qui fut, dès son apparition, un événement artistique. Cette *Piété* est le seul des ouvrages de Michel-Ange qui porte sa signature.

Lorsqu'après une expulsion des Médicis, et pendant le gouvernement du gonfalonier Pier Soderini, dont je vous ai parlé à propos de Léonard de Vinci, Michel-Ange revint à Florence, on le pressa de tirer parti d'un énorme bloc de marbre de Carrare que plusieurs sculpteurs avaient en vain cherché à mettre en valeur. Ce marbre, gâté par les efforts impuissants des maladroits, avait d'abord été offert à Léonard, qui recula devant les difficultés créées par ces ébauches successives. C'est de ce bloc que Michel-Ange a tiré le *David* de la place du Palais-Vieux, à Florence, qui n'est pas une de ses œuvres les plus parfaites; car le grand artiste se trouva, lui aussi, gêné dans son essor.

Remarquons à cette occasion, mesdemoiselles, que Michel-Ange, dans sa fougue, taillait généralement son marbre sur de petits modèles, et sans mettre au point (1), minutieusement comme nous faisons aujourd'hui. Souvent on voit qu'il a été trompé et comme arrêté court par les dimensions de ses marbres. Si vous voyez le captif du musée du Louvre, vous serez frappées de ce que j'avance en observant le pied non terminé qui s'enfonce dans la plinthe, faute de trouver sa longueur dans la masse destinée à la statue.

Mais il travaillait si fiévreusement et si vite!

« Je l'ai vu, bien qu'agé de soixante ans, et encore » non des plus robustes, dit Blaise de Vigenère, » abattre plus d'écaillés d'un marbre très-dur, en » un quart d'heure, que trois jeunes tailleurs de » pierre n'eussent pu faire en trois ou quatre; chose » presque incroyable à qui ne le verrait, et il y allait » d'une telle impétuosité et furie, que je pensais que » tout l'ouvrage dût aller en pièces, abattant par » terre, d'un seul coup, de gros morceaux de trois ou » quatre doigts d'épaisseur, si ric à ric de sa marque, » que s'il eût passé outre tant soit peu plus qu'il ne » fallait, il y avait danger de perdre tout, parce que » cela ne peut plus se réparer par après comme les » ouvrages d'argile et de stuc. »

Tandis qu'il exécutait le *David* de la place du Palais-Vieux ou du Grand-Duc, cette place où se trouvait la loge des Lances d'Orgagna, le Persée de Benvenuto, etc., il fit quelques tableaux de chevalet et no-

tamment la *Madone* de la Tribune de Florence, pour ne pas, disait-il, perdre tout à fait l'habitude de peindre. A peu près vers le même temps, il jeta pendant plusieurs mois ses maillets et ses pinceaux pour se livrer à la poésie et écrire une partie des sonnets qui nous ont été conservés.

C'est aussi vers cette époque qu'il peignit ce fameux carton de la salle du conseil à Florence, la *Guerre de Pise*, qui fut mis en pendant, et un peu en concurrence, avec celui de Léonard de Vinci.

Jules II était pape, et Jules II, jaloux de la gloire des Médicis, voulut donner aux arts un essor plus puissant que tous ses devanciers. Michel-Ange fut appelé à Rome et chargé de construire un mausolée unique, une nouvelle merveille du monde, pour servir de tombeau au pontife régnant. Il fit ses plans, et jamais projet plus gigantesque n'étonna l'esprit humain. Jules II l'accueillit avec enthousiasme; Bramante en fut stupéfait. Il fallait se mettre à l'œuvre. Michel-Ange partit pour Carrare afin de faire extraire des carrières, dégrossir, ébaucher même les morceaux de marbre nécessaires pour sculpter le *Moïse* et les figures qui l'accompagnaient, sans compter bien d'autres statues qui devaient entourer le monument, si ce projet primitif eût été suivi.

La moitié de la place Saint-Pierre fut bientôt couverte des marbres qui arrivaient.

C'est une des curiosités les plus intéressantes de l'Europe, mesdemoiselles, que ces montagnes de marbre qui sont depuis tant de siècles les carrières de la statuaire, et qui ont fourni, après les marbres de l'antique Parthénon, celui des palais de Gènes, et fournissent encore celui de toutes les auberges de la côte italienne. Figurez-vous, parmi les Apennins, des montagnes aux sommets blancs et dentelés qui semblent déchirer le ciel de leurs arêtes aiguës. Aucune végétation ne grimpe le long de leurs flancs nus et étincelants au soleil. Quelques-unes de ces montagnes fournissent le marbre gris-bleu dit *turquin*, dont on se sert beaucoup pour l'ameublement. Entre ces montagnes de marbre descend un torrent. Ce torrent, c'est la route par laquelle les blocs arrivent jusqu'à la mer, où on les embarque pour les destinations les plus proches comme les plus lointaines. Sans cesse la mine joue et fait sauter en éclats de toutes forces quelques parcelles des blocs éternels. Ces parcelles sont nos blocs à nous; elles roulent le long des rochers jusqu'au fond du torrent; là des troupeaux de grands bœufs blancs les attendent et les traînent lentement jusqu'à la mer en suivant le lit du torrent.

Il part chaque année environ cent navires chargés des marbres bruts ou travaillés; car le transport est si coûteux, que bien des artistes vont exécuter à Carrare même leurs travaux importants; d'autre part, il existe dans la ville une fabrique, pour ainsi dire, de marbrerie artistique: copies des chefs-d'œuvre antiques ou modernes, exécution de vases, d'ornements, etc., qui fournit le commerce européen. De ces cent navires, mesdemoiselles, il en est bien quelques-uns qui prennent la route de France et de Paris. Vous voyez débarquer leur chargement quai d'Orsay, sur la berge de la Seine. Et voulez-vous savoir la route qu'ils prennent? Ils remontent les côtes de l'Italie, pourtourner le golfe du Lion et l'Espagne, en traversant le détroit de Gibraltar, suivent

(1) *Mettre au point*, opération mathématique qui permet de copier exactement un modèle et aussi de le grandir ou de le diminuer en copiant.

le golfe de Gascogne, les côtes de l'Océan jusqu'au Havre, et là transbordent leur chargement, qui remonte la Seine jusqu'à Paris.

Quel circuit, direz-vous? Eh bien! mais je vous le répète, ce sont les frais de transport qui rendent le marbre si coûteux, à cause du poids énorme. Or, les transports par eau coûtent infiniment moins cher que les transports par terre. Venu par cette voie, le marbre statuaire de première qualité vaut, à Paris, 1,800 francs le mètre cube; jugez ce qu'il vaudrait s'il fallait qu'il y vint par la route de la Corniche et le chemin de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Mais cette digression nous a entraînés loin de Michel-Ange; pas si loin, pourtant. Au temps de Michel-Ange aussi c'était une affaire que le transport de blocs gigantesques; il dut consacrer huit mois de son temps à faire extraire et embarquer ses marbres, et à faire ébaucher deux statues. Durant ces huit mois, il eut le loisir de considérer les hautes cimes des roches de Carrare. Alors l'idée lui vint de faire de la plus haute une colossale statue qui marquerait sur la carte d'Europe la place de l'Italie comme par un phare de civilisation, de génie et de magnificence. Cette idée devait venir à Michel-Ange, et ne pouvait venir qu'à lui; mais pour l'exécuter, il aurait fallu non-seulement être le Titan de l'art, mais encore il aurait fallu être immortel, et avoir des forces absolument surhumaines.

De retour à Rome, Michel-Ange se mit à l'œuvre. Mais son caractère impétueux ne devait pas pouvoir s'accorder longtemps avec le caractère violent du pontife romain. Il y eut bientôt refroidissement, guerre ouverte; enfin Michel-Ange s'enfuit à Florence, où cinq messages du pape arrivèrent en même temps que lui pour lui enjoindre de revenir.

Soderini était encore gonfalonier. Effrayé de la colère de Jules II, craignant d'attirer sur la république, qui donnait asile au fugitif, les foudres du Saint-Siège, il pressait instamment Michel-Ange de retourner; mais celui-ci, encore plus irrité de l'esclavage auquel prétendait le soumettre le pape, et redoutant d'ailleurs une vengeance qui deviendrait facile dès qu'il serait aux mains du puissant et terrible pontife, refusait de se rendre.

Soderini écrivait au cardinal de Volterre, qui réclamait Michel-Ange de la part du pape: « Nous avons vu Michel-Ange, et nous avons fait tout notre possible pour lui persuader de retourner; mais il continue à se méfier, parce que votre Seigneurie ne promet rien de certain. » En même temps il disait à Michel-Ange: « Tu t'es mis là dans une affaire où ne se serait pas risqué le roi de France; c'est assez se faire prier. Nous ne voulons pas, pour toi, exposer l'État à faire la guerre au pape: par conséquent, prépare-toi à partir. »

Il partit enfin muni d'une lettre de Soderini en manière de passeport. « Le porteur de la présente, y était-il dit, sera Michel-Ange, sculpteur, que nous renvoyons pour complaire à Sa Sainteté et satisfaire à son désir. Nous certifions que c'est un jeune homme distingué, et, dans son métier, l'unique en Italie, peut-être aussi dans le monde entier. Nous vous le recommandons très-instamment. Il est fait de telle manière qu'on tire de lui tout ce qu'on veut avec des paroles affectueuses et des caresses. Il est nécessaire de lui témoigner de la bonne volonté et de l'amitié,

et il fera des choses qui émerveilleront ceux qui les verront. »

Ainsi, mesdemoiselles, voilà le caractère de ce grand maître dont Raphaël disait: « Il est terrible, et l'on ne peut vivre avec lui. »

Son visage, sévère naturellement, avait pris une expression presque farouche depuis que Torrigiano, un de ses condisciples d'atelier, en lui donnant un coup de poing, lui cassa le cartilage du nez. Malgré la fougue de son caractère et l'énergie de son indignation contre les injustices, Michel-Ange était bon pourtant, et même, dit Condivi, il était timide et très-patient.

Il rejoignit Jules II à Bologne, où le Saint-Père guerroyait contre Alphonse, duc de Ferrare. Le pape voulut, sans plus de retard, faire faire sa statue pour la dresser sur le frontispice de San-Petronio, au milieu de la ville qu'il venait de soumettre. Michel-Ange éleva la statue; mais, avant de terminer le modèle, il voulut que le pape le vit. Jules II était représenté la main droite levée, la gauche tenant un livre: « Comment, un livre? — une épée donc! une épée, s'écria le pape, je ne suis pas un lettré, moi! » Remarquant alors le mouvement énergique du bras droit: « Ta statue, reprit-il, donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction? — Saint-Père, elle menace Bologne, et l'avertit de vous être fidèle. »

La position et les attributs de cette statue, et le colloque de l'artiste et du souverain pontife peignent le caractère de l'époque plus qu'un volume de réflexions ne pourrait faire. La statue de Jules II, d'ailleurs, ne menaça pas longtemps Bologne. Alphonse d'Este reprit la ville, et fit fondre une pièce d'artillerie nommée *la Julienne* avec l'œuvre de Michel-Ange. La tête seule de cette gigantesque figure, qui fait penser au saint Charles Borromée du lac Majeur, pesait six cents livres.

En 1508 seulement, Michel-Ange reprit le tombeau de Jules II, encore n'y travailla-t-il pas longtemps; car Bramante ne cessait de faire une opposition sourde à l'exécution de cette grande œuvre; jalousie peut-être, ou bien tout simplement parce qu'il craignait que l'argent employé pour les travaux de Michel-Ange ne manquât pour les siens. Quoi qu'il en soit, il persuada au pape de ne point élever son tombeau lui-même, parce que cela portait malheur, et d'employer Michel-Ange à terminer les travaux entrepris par ses prédécesseurs. Ainsi les immenses voûtes de la chapelle construite par le pape Sixte IV, son oncle, étaient encore nues; Bramante déclara que nul mieux que Michel-Ange ne saurait les couvrir de splendides peintures.

Michel-Ange s'excusa d'abord, se récusa, se défendit: « Je suis sculpteur, disait-il, je ne suis pas peintre; c'est par occasion seulement que j'ai fait des tableaux et dessiné le carton de *la Guerre de Pise*. La peinture à l'huile est un art de femme, et les procédés de la fresque ne me sont pas familiers; chacun son métier: lissez-moi tailler du marbre, et prenez Raphaël. »

Raphaël, en effet, était alors dans sa gloire et travaillait au Vatican, tandis que Bramante commençait la reconstruction de Saint-Pierre. Vous le voyez, c'est l'époque triomphale de l'art.

La résistance de Michel-Ange dut ployer devant

l'inflexible volonté de Jules II ; il se mit à l'œuvre, et commença la voûte de la chapelle Sixtine.

Mais avant de suivre Michel-Ange déroulant sur les murailles de la Sixtine ses admirables pages, avant de vous montrer le peintre dans toute sa gloire, et de vous faire admirer le chef-d'œuvre de l'âge mûr de Michel-Ange, je veux, mesdemoiselles, vous faire connaître, autant que possible, ce tombeau de Jules II, que domina le *Moïse*, et qui fut l'œuvre de sa jeunesse. Je dis l'œuvre de la jeunesse de Michel-Ange, pourtant il ne fut continué que longtemps après la peinture du *Jugement dernier*, et terminé qu'en 1550, après un demi-siècle de vicissitudes, et tandis que son auteur touchait à l'extrême vieillesse ; mais Michel-Ange n'avait pas trente ans lorsqu'il conçut le projet, lorsqu'il en commença la réalisation, lorsqu'il sculpta le *Moïse*, enfin.

Selon Condivi, le tombeau de Jules II, tel qu'il avait été projeté, devait être isolé sous la voûte de Saint-Pierre, former un rectangle de dix-huit brasses de long sur douze de large (10 mètres sur sept), et contenir quarante statues. Sur chacune des faces du tombeau devaient s'aligner quatre esclaves debout, attachés à des Termes qui soutenaient l'entablement. Aux angles devaient se trouver des Victoires, et au-dessus de l'entablement quatre ou huit figures assises, de Vertus et de Prophètes, devaient entourer le sarcophage. Le *Moïse* était une de ces figures. — Enfin une pyramide surmontée d'un ange tenant un globe devait couronner le mausolée.

Tant que Jules II vécut, ce fut à l'accomplissement de ce projet que tendirent tous les travaux ; mais, à sa mort, ses exécuteurs testamentaires le réduisirent de beaucoup. Combien de modifications, de réductions le grand Michel-Ange ne vit-il pas faire à son œuvre avant qu'elle ne fût terminée et définitivement installée dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

Tel qu'il est, ce tombeau ne renferme que le *Moïse* qui soit entièrement de la main de Michel-Ange. Deux autres figures, représentant l'une la *Vie active*, l'autre la *Vie contemplative*, ébauchées par lui, ont été terminées par Raffaëlo di Montelupo.

Mais sans aller à Rome, mesdemoiselles, vous pouvez voir deux des figures de *Captifs* qui devaient entourer le piédestal du mausolée. Elles sont au musée du Louvre, dans les salles de sculpture de la Renaissance, et ces deux figures, que je vous ai déjà citées, comptent parmi les plus parfaites qu'ait créées Michel-Ange. Elles appartiennent à sa première manière, si l'on peut diviser l'œuvre de Michel-Ange comme celle de

Raphaël. Manière plus calme, moins violente, moins excessive que celle qui l'a suivie et à laquelle il faut attribuer, par exemple, les quatre figures de la chapelle Laurentienne, à Florence.

Ces deux *Captifs* du Louvre furent d'abord donnés par Michel-Ange à Roberto Strozzi, qui l'avait soigné chez lui pendant une maladie. François I^{er} les prit ou les acquit et en fit présent au connétable de Montmorency pour son château d'Écouen. Elles passèrent ensuite aux mains de Richelieu, qui les emmena en Poitou, dans son château, puis les fit revenir à Paris dans son hôtel. En 1793, Lenoir les acheta pour le musée du Louvre.

Il existe encore dans le Palais-Vieux, à Florence, un des magnifiques débris du tombeau de Jules II. C'est une des Victoires qui devaient figurer aux angles du monument comme pour enchaîner les *Captifs*.

Le *Moïse*, qui domine maintenant le tombeau dans l'église Saint-Pierre-aux-Liens, est le chef-d'œuvre sculptural de Michel-Ange. Trop grand pour la place qu'il occupe dans l'ensemble du monument réduit, violent et sauvage comme il convient au chef d'une peuplade indocile, davantage peut-être qu'au législateur du peuple de Dieu, plus vivant qu'idéal, et cependant si fier et si noble dans sa puissance, qu'on ressent en même temps la terreur et le respect, c'est l'expression suprême du génie *Michelangesque*, et, en même temps, c'est l'esprit même du pape qui l'a commandé, du siècle qui l'a produit.

Sans doute il est à regretter d'un immense regret que le gigantesque projet de Michel-Ange n'ait pas été exécuté dans son magnifique ensemble, et que le tombeau de Jules II ne s'élève pas, orné de ses quarante figures de marbre, au centre de Saint-Pierre, sous la voûte que Michel-Ange éleva plus tard comme pour faire un digne abri à son œuvre la plus aimée. Mais, tel qu'il est, le monument de Jules II a encore une incroyable grandeur.

C'est à Florence, dans la chapelle Laurentienne, que nous trouvons l'œuvre la plus complète de Michel-Ange sculpteur.

Représentez-vous, mesdemoiselles... Mais pardon ! je m'aperçois que je viens d'atteindre les bornes assignées à cet article et que je suis bien loin d'avoir embrassé l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Michel-Ange. — Je ne vous ai pas encore montré Michel-Ange peintre, Michel-Ange architecte, Michel-Ange poète, Michel-Ange ingénieur... et me voici forcé d'écrire : « La suite au prochain numéro. »

CLAUDE VIGNON.

DEUX MOIS DE CONVALESCENCE

(Suite.)

III

ENCORE LES FLEURS DES CHAMPS.

Cette première sortie, tout en ranimant Marguerite

et en fortifiant sa convalescence, n'avait point laissé que de la fatiguer un peu ; elle se coucha plutôt qu'elle ne s'assit, dans un de ces grands canapés du dix-huitième siècle où l'on se trouve si bien. Sa famille la crut assoupie et Marthe fit signe du doigt à chacun

pour qu'on se tût et qu'on ne troublât point le sommeil de sa sœur.

Mais, au bout de quelques instants, Marguerite releva la tête.

« Suis-je donc seule? demanda-t-elle avec un sentiment de frayeur.

— Non, ma chère Marguerite, s'empressa de répondre Marthe en lui prenant la main. Mon père, ma mère, moi et même maître Flock nous te tenons compagnie. »

En entendant prononcer son nom, le petit chien, comme s'il eût voulu constater sa présence, se mit à japper, et d'un seul bond s'éleva sur le canapé; Marguerite le flatta de la main.

« Je suis une ingrate, dit-elle; je me disais : Ils me croient endormie et ils se sont éloignés... Hélas! on ne peut plus distinguer quand je dors ou quand je veille! »

Des larmes vinrent aux yeux de Marthe.

« Ma sœur! oh! que mon imprudence et ton dévouement te coûtent cher!

— Allons, dit Marguerite en souriant, voilà que tu pleures maintenant; ne suis-je pas heureuse, bien heureuse auprès de vous tous?... Et mes fleurs, mes belles fleurs que tu m'as cueillies, où sont-elles? »

Marthe approcha de sa sœur le bouquet de fleurs champêtres.

Marguerite prit le bouquet dans ses mains, en respira longuement les parfums, en saisissant du bout de ses lèvres une fleur d'un rouge pourpre. Certaines des feuilles de cette fleur, longues, étroites, nerveuses et pointues, se pressaient contre la base de la tige; les autres l'enveloppaient dans sa longueur.

« Prends-garde, mon enfant! s'écria M. d'Aubencourt en se levant avec précipitation pour écarter la fleur des lèvres de Marguerite : prends garde! cette plante est un poison!

Marthe, effrayée, se jeta sur la fleur, l'arracha des mains de sa sœur et la lança sur le parquet pour la fouler aux pieds.

« Contente-toi, lui dit sa mère, de la placer dans un autre vase. Tu vois combien elle est jolie!

— Ta mère a raison, ma fille; contentons-nous de la mettre dans l'impossibilité de nuire. Tu l'as cueillie au bord de l'eau. Elle se nomme le glaïeul et elle a servi longtemps à commettre bien des crimes. Sa racine agit à la manière de l'opium, et produit à la fois de la stupeur et des hallucinations. Tu as trouvé et recueilli près d'elle le cresson des prés, que voici. Il est aussi bon que le glaïeul est méchant; car le cresson, en quelques jours, guérit nos marins d'une maladie produite par un trop long usage des aliments salés et qu'on nomme le scorbut. Le frère du cresson, le sisymbre amphibia, fournit un excellent comestible; l'herbe de Sainte-Barbe, l'eriosymum, raffermi les gencives, et l'iris, que je te montre, est le lis des lieux humides et leur souveraine.

Car Dieu a assigné à chaque plante une espèce particulière de sol. A l'une il faut les bords de l'eau, comme à l'iris et comme aux cressons; aux autres il faut ces eaux elles-mêmes, témoins le nénuphar, dont la fleur ressemble à une coupe d'or qui surnage à la surface des étangs, et le rubanier dont la longue tige flottante mesure plus de trente-cinq centimètres; il ressemble à un de nos beaux rubans richement teints, auxquels il emprunte son nom.

Les pieds des murs et leurs crêtes, les endroits humides ou secs, la terre légère ou la terre compacte, le sable et les interstices des pierres ont chacun leurs plantes spéciales. Il y a des plantes parasites, qui ne vivent que parmi les plantes cultivées et à leurs dépens, comme certains chardons, la dauphinelle ou le pied d'alouette, dont les fleurs forment un véritable bouquet, et la fumeterre, qui emprunte son nom (fumée de terre) du goût âcre et amer, semblable à celui de la suie, que ses feuilles laissent sur les lèvres. Il y a une espèce de fumeterre — et c'est la plus commune — qui ne cesse pas, durant huit mois de l'année, de produire des fleurs blanchâtres. Ces fleurs sont douées de la bienfaisante propriété de rétablir la transpiration chez les malades, et de rendre aux estomacs faibles de la vigueur. Vous voyez qu'elles ressemblent à ces bourrus bienfaisants qui, tout en n'épargnant pas au besoin l'amertume et la brusquerie, n'en rendent pas moins de grands services.

« Je connais de ces bourrus-là, dit madame d'Aubencourt en souriant et en frappant avec affection sur l'épaule de son mari.

— La chose est possible! répliqua sur le même ton gai et tendre M. d'Aubencourt. Cependant, est-ce bien toujours la faute des bourrus quand ils bourrent? Ceux qui vivent avec eux n'ont-ils jamais rien à se reprocher?... ne justifient-ils point parfois une boutade et un mouvement de mauvaise humeur?

— La chose est possible, répondrai-je à mon tour. Mais quelle est cette plante d'une tige peu élevée et dont les feuilles, qui s'alternent, sont profondément découpées et ressemblent à des ailes? de quel joli bleu est sa fleur!

— Il est assez singulier qu'elle se trouve dans ce bouquet, car elle ne fleurit ordinairement que vers la fin de mai et pousse dans les champs. Elle est le produit de quelque graine égarée et emportée au hasard par les vents; c'est la nigelle, qu'on nomme encore cheveux de Vénus.

Le chimiste Lamouroux a découvert qu'en infusant les graines de la nigelle dans de l'alcool, on en obtenait une liqueur qui possédait le parfum des fraises; l'hiver, elle permet ainsi aux maîtresses de maison prévoyantes, de confectionner, à peu de frais, d'excellentes crèmes à l'essence de fraise. En Orient, on l'emploie à un usage singulier et dont voici l'origine :

Le sultan Achmet II avait une fille unique, nommée Aïchah, qu'il idolâtrait et qui possédait les talents les plus recherchés parmi les musulmans. Personne ne savait mieux qu'elle chanter en se couvrant à demi la bouche de ses mains peintes en jaune par le henné; elle jouait à ravir du derboukah, sorte de tambourin en terre cuite, et ressemblant beaucoup à un pot sans fond; enfin elle dansait comme une houri. Mais par malheur sa taille était svelte et souple; et ce qu'on eût regardé en Europe comme une rare beauté, passait aux yeux du sultan Aïchah, de sa fille et de tout le harem pour une sorte de difformité. Les Orientaux ne prisent chez les femmes qu'un énorme embonpoint.

Un soir que le sultan, à l'exemple de son aïeul Araoun-Al-Raschid, parcourait les rues de Bagdad, rêvant aux affaires de l'État et à la déplorable maigreur de sa fille, il fit rencontre d'un derviche qui

lui cria : « Commandeur des croyants, je sais ce qui cause ta tristesse et je t'en apporte le remède. »

Ali, fort mécontent de se savoir reconnu dans sa promenadenocturne, fit signe au derviche d'approcher.

« Ecoute, lui dit-il, si tu me dis ce qui me préoccupe, je te donnerai une bourse; si tu trouves moyen de m'ôter le motif de cette préoccupation, je t'en donnerai mille; si tu te trompes, je te ferai trancher la tête. »

— J'accepte, répondit hardiment le derviche.

— Alors parle! et parle vite.

— Il y a dans le jardin de ta joie une fleur que tu ne trouves pas assez épanouie. »

Le sultan resta émerveillé de la perspicacité avec laquelle le derviche devinait sa pensée, et de la délicatesse avec laquelle il désignait sa fille Aïchah.

« Voici la bourse que je t'ai promise. Peux-tu et veux-tu gagner les mille autres? »

— Il y a des services qu'on ne paie point avec de l'or, répliqua le derviche. D'ailleurs, que veux-tu que fasse de ton or un pauvre religieux tout entier au culte d'Allah? »

— Que désires-tu, en échange de ce que tu demandes? »

— Le serment de m'accorder ce que je requerrai de toi, après le miracle opéré.

— Soit, je te le jure par Mahomet. »

Le derviche tira, de dessous le haïck en guenilles qui lui servait de manteau, un sac rempli d'une farine brunâtre.

« Voici, lui dit-il, ce que tu me demandes. Fais façonner avec cette farine des pastilles dont la perle de ta maison mangera sept fois par jour, pendant sept semaines. Adieu, dans trois mois je reviendrai te sommer de tenir ton serment. Donne-moi l'anneau que tu portes à ton doigt pour que je puisse arriver jusqu'à toi quand je le voudrai. »

Trois mois après, en effet, la belle Aïchah possédait l'embonpoint qu'elle désirait tant, et ne se sentait pas de joie de dépasser en obésité les plus grosses personnes de Bagdad.

Un matin, le sultan vit arriver dans son palais le derviche.

« Sois le bien-venu, lui cria Ali dès qu'il le vit; je t'ai juré de te donner ce que tu me demanderais, et puisque tu as tenu ta promesse, je tiendrai la mienne. »

— Donne-moi donc pour épouse la fleur qui me doit sa beauté. »

Le sultan pâlit et fronça le sourcil. Puis, après un moment de réflexion :

« Les noces se célébreront ce soir même, dit-il. »

— Et en sortant de la mosquée un de tes bourreaux m'abattra la tête d'un coup de son sabre. Voilà ta pensée, sultan! Eh bien! apprends quel gendre tu perds! »

Et jetant le haïck qui l'enveloppait, il montra au sultan déconcerté, le visage d'un génie resplendissant comme le soleil, et disparut.

Le sultan passa en prière la journée et la nuit pour apaiser la colère du génie et promit deux mille bourses d'or à celui qui lui dirait de quelle graine provenait la farine à laquelle Aïchah devait son embonpoint. Personne ne put le découvrir; on pensa néanmoins que c'était de la graine de nigelle, appelée en Orient *obésodé*. »

Quoi qu'il en soit, les Orientaux saupoudrent de

farine de nigelle leurs pains et leurs gâteaux; enfin, ils la broient et la réduisent en poudre pour en fabriquer, à l'instar du génie, des pastilles contre la maigreur.

Voilà une histoire bien singulière, mon père, dit Marguerite... J'aurais bien besoin d'un peu de pastille de nigelle, ajouta-t-elle, en montrant ses mains amaigrées par la maladie.

— Il vaut mieux demander cela à l'air pur de la campagne.

— Et à votre tendresse à tous! interrompit-elle. »

Et, s'appuyant affectueusement sur le bras de Marthe, elle se leva pour passer dans la salle à manger, car la cloche venait d'annoncer que le dîner était servi.

IV

AU BORD D'UN RUISSEAU.

La santé de Marguerite, grâce aux soins dont l'entourait sa famille et à la sollicitude de tous les instants que sa sœur Marthe lui prodiguait avec un dévouement au-dessus de son âge, se rétablit avec une promptitude qui tenait du prodige. Ses forces reparurent; les traces que le feu avait imprimées sur ses joues commencèrent à pâlir et, à voir ses grands yeux, un étranger n'eût pu supposer qu'elle était privée de la vue.

Chaque matin, appuyée sur le bras de Marthe, elle sortait de bonne heure pour faire une longue promenade; grâce à l'exercice salutaire qu'elle y prenait, elle en revenait toujours mieux portante et plus gaie. Marthe trouvait moyen, à chaque instant, d'amener le sourire sur les lèvres de sa sœur et de l'intéresser en lui racontant tout ce qu'elle voyait.

Une fois, par exemple, qu'elles avaient atteint les limites du parc de leur père, elles se sentirent fatiguées et s'assirent sur le gazon, au bord d'une fontaine limpide, large de plus de deux mètres, et qui fermait de ses rives plantureuses et de ses eaux transparentes cette partie de la propriété. Les oiseaux chantaient dans les arbres, ou ramassaient çà et là des brindilles pour construire leurs nids; les insectes qui foisonnaient dans l'herbe faisaient entendre leurs cris que dominait l'étrange et strident appel du grillon. Maître Flock, le nez au vent, courait de tous côtés, tantôt poursuivant un beau lézard vert qui lui échappait en grimpant agilement sur un tronc d'arbre, tantôt chassant une abeille qui, loin de refuser le combat, volait et bourdonnait autour du petit chien, le menaçait, s'abaissait à ras de son museau, s'enfuyait, revenait, le harcelait et finissait par s'élever dans les airs et par disparaître sans tenir compte des jappements irrités du terrier en miniature.

Tout à coup, Marthe prit la main de sa sœur et lui dit à voix basse :

« Si tu savais, Marguerite, quelle belle épinoche je vois nager dans la fontaine, là, presque à nos pieds. Elle va, elle vient, elle s'agite, elle recueille de tous côtés des débris de plantes et des brins d'herbe qu'elle apporte dans sa bouche pour les déposer au fond d'une petite anse grande comme les deux mains et profonde de cinquante centimètres. Sœur, je ne puis en croire mes yeux! Elle enlace ces herbes les unes aux autres

avec une promptitude et une adresse que lui envierait un vannier de profession.

— Que tu es heureuse de voir cela! chère petite sœur.

— L'intelligent poisson a façonné une sorte de tapis. Mais il s'aperçoit que l'eau, si doucement qu'elle coule dans l'endroit où il édifie son œuvre, entraîne doucement ce mignon tapis à la dérive et parfois même le soulève à la surface. Elle réfléchit quelques secondes avec un désappointement visible. Que va-t-elle faire? Elle part comme un trait! Où va-t-elle? La voici qui revient déjà! Elle est chargée d'un caillou presque aussi gros que sa tête, et que peuvent à peine tenir ses larges mâchoires.

Elle dépose la pierre en plein milieu du tapis végétal. Elle s'en va encore. Autre pierre qu'elle rapporte! Sept voyages, autant de cailloux! Aussi, comme le tapis est bien lesté, il ne bouge plus, il se trouve installé avec une solidité à toute épreuve. Cependant, par surcroît de précautions, l'architecte à nageoires remplit de sable sa gueule et le souffle sur la natte, qui s'en trouve peu à peu à demi-recouverte.

— Pourquoi le pauvre petit poisson se donne-t-il tant de mal? Regarde toujours, Marthe, il serait bien curieux de le savoir.

— L'épinoche contemple ce qu'elle a fait. A en juger par le frétillement de sa queue et par les mouvements de ses nageoires, elle paraît satisfaite de son ouvrage... Elle se remet à l'œuvre avec plus d'activité encore; elle glisse lentement sur les herbes enlacées, elle les lisse avec son ventre armé de deux épines plates, comme un maçon le ferait avec sa truelle... Non! je ne me trompe pas! elle enduit chaque nœud du tissu avec les mucosités qui recouvrent le corps des poissons et qui les rendent si glissants quand on veut les saisir.

— Voilà donc la natte terminée et devenue imperméable; mais que compte-t-elle faire de cette natte?

— Les fondations de l'édifice mystérieux sont terminées. Elle s'assure de leur solidité en agitant avec une extrême agilité ses nageoires de devant pour produire dans l'eau de petits remous qu'elle dirige vers son œuvre. Deux ou trois brins d'herbe ne résistent pas à cette épreuve et font mine de se détacher; elle les renforce au moyen de son museau; elle les tasse, elle les engluie. Rien ne bouge plus, à présent! Les remous restent sans action; aussi combien elle est contente! elle tourne autour de la natte, elle la regarde avec ses gros yeux, elle semble vraiment s'applaudir.

— Pauvre petite bête, qu'elle est intéressante!

— Je commence à comprendre ce qu'elle veut faire. Mais je peux à peine en croire ce que je vois. C'est un plancher qu'elle a construit et c'est une habitation, un nid qu'elle va placer sur ces fondations. Oui, avec une activité plus fébrile que jamais, elle rassemble encore des matériaux végétaux; mais, cette fois, elle les choisit plus solides. Elle rapporte des racines, des fétus de paille, des petits bâtons et elle les fiche dans l'épaisseur de la natte. Quelle adresse et quelle persévérance elle y met!... Quelque chose ne va pas à son gré... Elle le démolit courageusement, elle travaille à nouveaux frais, elle rejette les brins qui ne lui conviennent pas; elle va en chercher d'autres. Que de voyages! que d'essais!... Enfin elle

a terminé son enclos! Non! elle ne l'a pas terminé; il y manque encore la toiture!

— La toiture? Marthe, es-tu bien sûre de ce que tu dis-là? tes yeux ne te trompent-ils point?

— Non, ma sœur, non! elle se sert, pour cette toiture, de matériaux légers, souples, lisses, et qu'elle encolle au préalable. Ils forment un véritable feuillage végétal. Seulement elle a soin de ménager, au milieu, un trou rond par lequel elle entre souvent la tête pour s'assurer que les parois ne s'écartent point, qu'elles ne manquent point de solidité et qu'elles fournissent un passage commode.

Enfin, elle couvre les bords de cette couverture d'une couche épaisse du ciment gélatineux qui suinte de son corps et dont elle s'est déjà servie plusieurs fois. Si tu savais comme les bords reluisent au soleil! on dirait un anneau de cristal.

En ce moment maître Flock, qui dormait profondément aux pieds de ses maîtresses, leva la tête, dressa les oreilles, et courut en aboyant et en gambadant au-devant de madame d'Aubencourt qui venait, un peu inquiète, chercher ses filles. L'épinoche et son nid préoccupaient tellement les deux sœurs, qu'elles n'avaient point pris garde à la cloche du déjeuner, dont les tintements répétés les conviaient à rentrer.

Marguerite raconta à son père ce qu'elle et Marthe avaient vu au bord de l'eau. Il fut convenu que, vers le soir, quand une légère pluie qui tombait aurait cessé, on irait visiter de nouveau les constructions de l'épinoche.

En effet, vers quatre heures, Marthe ramena Marguerite près de la fontaine, et montra à son père et à sa mère le joli nid du poisson.

Marthe eut d'abord quelque peine à reconnaître son ouvrière du matin. Celle-ci avait changé son costume grisâtre de travailleuse pour se revêtir des couleurs les plus riches et les plus éclatantes. L'or, l'opale, nuancés de mille façons radieuses s'y jouaient sur sa robe, aux rayons du soleil, et formaient des reflets dignes des feux du plus pur diamant. Elle nageait coquettement devant son nid, se pavanait, faisait la belle, et parfois nageait sur le dos, comme pour montrer la belle teinte orangée qui colorait sa poitrine. On eût dit un ouvrier le dimanche, libre, heureux, en habits de fête et n'ayant plus qu'à s'amuser et à se reposer.

Le lendemain, Marthe raconta à sa sœur que non-seulement l'ouverture du nid se trouvait rétrécie de façon à ce que l'épinoche, elle-même, pût à peine y pénétrer en s'y glissant; mais encore que le poisson, qui avait repris son costume de travail, fortifiait son habitation en la recouvrant de pierres qu'il choisissait avec beaucoup de soin, dont quelques-unes dépassaient en grosseur plus de la moitié de son corps et que, certes, on ne l'aurait point cru capable de soulever et de transporter.

Cette besogne terminée, il se mit en faction devant le nid.

Jamais sentinelle ne se montra plus sévère sur sa consigne; il fallait que tous les importuns passassent au large, s'ils ne voulaient point voir le factionnaire se ruer sur eux, dresser les épines qu'il porte sur son dos et qui valent au petit poisson le nom d'épinoche. Lui résistait-on, ou voulait-on déjouer ses précautions? l'œil en feu, il frappait l'eau de sa queue, il courait sus à l'ennemi, saisissait dans sa gueule

les nageoires de l'un d'eux, en arrachait des lambeaux et ne tenait point compte des blessures que lui-même recevait parfois.

Marguerite, qui ne voyait pourtant point, hélas! les scènes de combat qui se passaient sous ses yeux, ne tarda point à deviner, par les récits de sa sœur, quel était le trésor renfermé dans le nid de l'épinoche, et ce qu'elle défendait si valeureusement. C'étaient les œufs qu'elle y avait pondus.

Faut-il en faire l'aveu? parmi les pillards avides de dévorer la couvée de l'épinoche, les plus acharnés étaient d'autres épinoches.

Un triton, grand lézard d'eau, d'un beau noir, parsemé de taches d'une vive couleur d'orange, et une bande de dytiques, gros insectes d'eau, recouverts de carapaces brillantes et armés de mandibules tran-

chantes comme des rasoirs, avaient été repoussés avec perte. Le triton y avait laissé une de ses pattes, et un dytique, percé par l'une des pointes acérées que l'épinoche porte sur le dos et sous le ventre, s'en était allé mort et à la dérive. Les épinoches, en véritables *épinochophages*, revenaient sans cesse à la charge.

Ce ne fut qu'au soir qu'elles se retirèrent, laissant la pauvre épinoche accablée de fatigues et criblée de blessures.

Hélas! le siège devait recommencer le lendemain, comme le vit Marthe, et comme elle le raconta à sa sœur, à mesure que se succédaient les phases obsessionnelles.

SAM.

(La suite prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE

LA CHARITÉ A PARIS

PAR JULES LECOMTE (1).

Voici une plume, d'ordinaire élégante et frivole, qui s'est consacrée à décrire les merveilles de la charité à Paris. *Paris est la ville de l'aumône*, disait M. Molé, et cette reine des plaisirs est aussi la reine des bonnes œuvres. Mais peut-être un grand nombre de nos lectrices, même les Parisiennes, ne l'ont-elle jamais envisagée sous cet aspect; elles connaissent les églises, les musées, les promenades, les théâtres, mais elles ne savent pas que nulle part, Rome exceptée peut-être, l'existence du pauvre n'a été environnée d'une plus touchante sollicitude. Dès avant sa naissance, la charité veille sur lui, elle l'accompagne pas à pas durant sa vie entière, et le suit jusqu'au tombeau. Voilà ce qu'ignoraient trop, peut-être, et le pauvre dont l'on cherche à soulever les mauvaises passions, et le riche dont de tels exemples stimuleraient la bonté généreuse. Aussi, dans la pensée de M. Lecomte, ce livre est dédié à la fois à ceux qui souffrent — afin qu'ils sachent ce que leurs frères ont fait pour les soulager — à ceux qui possèdent afin qu'ils fassent de leurs richesses une source de bénédictions; et la manière vive, entraînante avec laquelle il a traité ce vaste sujet, permet d'espérer que ce but sera atteint.

La publication de ce bon livre sera donc une œuvre de charité de plus faite à Paris.

M. Lecomte a suivi un plan tout rationnel; il prend l'enfant pauvre à ses débuts dans la vie, l'accompagne

dans toute sa carrière, en montrant avec quelle ingénieuse prévoyance la charité lui offre, à chaque détour du chemin, un appui, un secours, une consolation.

Avant sa naissance, la *Société de la Charité maternelle* a déjà adopté sa mère et pourvu aux besoins de l'enfant qui n'a pas encore vu le jour. Dès qu'il est né, la crèche le reçoit, si les bras de sa mère, employés au travail, ne peuvent le porter; après la crèche, c'est l'*asile*, l'asile où on l'amuse, où on l'instruit, où on le sauve des multiples dangers de la rue.

Les trois premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à ces trois œuvres et à leurs ramifications; on ne saurait rien lire de plus complet, de plus intéressant, de plus pratique et d'un tour plus attrayant et plus vif.

Le chapitre des *Écoles* ouvre l'horizon le plus étendu. Que d'institutions diverses pour l'enfant pauvre, pour l'orphelin, pour le petit savoyard! Tout concourt à cette diffusion de la lumière: cet être de raison que l'on appelle *la Ville*, comme les particuliers de toutes les conditions, de tous les cultes qui soutiennent de leurs deniers et protègent de leur sollicitude les œuvres où le peuple puise l'instruction et la moralité. Une autre question a occupé aussi la charité publique et privée. L'enfant pauvre, malade, doit être reçu dans des établissements spéciaux; car l'atmosphère des grands hôpitaux serait funeste à son corps et à son âme: la tendresse chrétienne, le saint respect pour l'innocence souffrante se révèlent dans ces créations diverses, mais qui toutes tendent au même but: soulager ce qu'il y a de plus respectable au monde, la faiblesse et le malheur. Voici l'*ancien hôpital de l'Enfant-Jésus*, qui contient six cents lits, voici l'*Hôpital Sainte-Eugénie*, du nom de la princesse à la charité de qui il doit sa naissance. Il ne date que de 1854, mais déjà il a rendu bien des services.

(1) Un gros volume, format Charpentier, prix: 2 fr. A la librairie Nouvelle, 45, boulevard des Italiens.

L'œuvre de *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* a voué particulièrement ses soins miséricordieux aux petits incurables. Cet établissement, placé rue du Faubourg-Saint-Honoré, est en pleine prospérité. Il n'a plus qu'une aspiration, c'est que le développement de ses ressources lui permette d'élargir le cercle dans lequel il est forcé de resserrer ses bienfaits. Mais ce n'est pas tout, à l'enfant convalescent il faut des soins, un régime, un repos réparateur, sous peine de le voir s'affaiblir encore dans l'épuisement et le besoin. La *Société des Enfants convalescents* a prévu cette nécessité. Elle se compose de jeunes gens qui se sont imposé la touchante mission de visiter les hôpitaux d'enfants, d'y porter des consolations, des enseignements, des secours, et, le jour de la guérison arrivé, ils recueillent les enfants les plus intéressants, les plus dénués, les plus faibles; ils les reçoivent dans une maison où tous les soins hygiéniques leur sont prodigués.

« Nous avons à placer ici, dit l'auteur, une œuvre non moins recommandable et qui se rattache à celle-ci : c'est l'œuvre de la Roche-Guyon. Qu'un crime s'accomplisse, qu'un vice se trahisse par quelque excès au milieu des hautes classes sociales, c'est un esclandre dont le récit trouble et soulève la société tout entière. Pourquoi les actes de dévouement, d'ardente et magnanime charité qui s'y réalisent chaque jour n'ont-ils pas le même retentissement et ne portent-ils pas l'édification là où les autres ont jeté le scandale ? Sait-on, par exemple, qu'un riche philanthrope vient chercher, chaque mois, dans les hôpitaux de Paris vingt-cinq petits enfants bien faibles, bien pâles, bien souffreteux, au milieu de cette multitude de petits malheureux que la maladie a tous faits si débiles, et que ces enfants deviennent les siens jusqu'à ce qu'ils aient recouvré force et santé ? C'est pourtant ce qui a lieu, et celui qui accomplit cet acte de haute et constante vertu porte un des plus beaux noms de la France héraldique; c'est M. le comte Georges de la Rocheffoucault. C'est lui-même qui vient faire ce choix dont la charité est l'arbitre. Cette élection accomplie, les enfants montent en voiture et partent pour le beau domaine de la Roche-Guyon. Là, au milieu de soins continuels, dans des jardins spacieux et un parc magnifique, ces petits infortunés renaissent à la santé et se reprégnent à la vie. Des sœurs de charité leur prodiguent tous les soins d'une tendresse maternelle. Ils reçoivent chaque jour les leçons d'un vieux soldat, qui remplit auprès d'eux les fonctions d'instituteur et de contre-maître. Dans les intervalles des études et des travaux, on fait une promenade dans les bois; une table abondamment servie attend au retour ces appétits excités par le grand air. L'éducation, l'instruction primaire et professionnelle, et l'enseignement religieux marchent de pair avec le traitement hygiénique, et lorsque, grâce à ces vivifiantes influences, la santé de l'âme et du corps ont fleuri, ces enfants frais et bien portants cèdent leurs places à d'autres petits rachitiques, qui s'y régénèrent comme eux. Trois cents jeunes orphelins se trouvent ainsi admis chaque année aux bienfaits de cette généreuse assistance. »

N'est-ce pas là une œuvre belle et touchante, et de tels récits ne sont-ils pas faits pour provoquer la plus noble émulation ? et combien de pages on pourrait remplir avec ces traits émouvants qui portent si haut

la grandeur de l'âme humaine et de la compassion fraternelle !

L'enfance et la vieillesse ont surtout ému la charité parisienne, et ils sont aussi nombreux que bien dirigés les établissements qui donnent à l'écolier l'instruction, à l'apprenti le conseil et l'appui, à l'orphelin des protecteurs, au pauvre petit vagabond un toit et du pain, au sourd-muet des amis pour le comprendre, à l'aveugle des guides, à la jeune fille abandonnée des tuteurs et des mères. Pour la jeune fille surtout redoublent les sollicitudes de la charité. Voyez : voici la maison de l'*Enfance délaissée*, fondée au sortir de la révolution, en 1803, par madame de Carcado et madame de Saisseval; cent orphelines y reçoivent l'instruction primaire et professionnelle, et ce sont des femmes du plus grand monde qui sont les protectrices de l'œuvre. L'*Association des jeunes Économistes*, dont nous avons déjà entretenu nos lectrices, se compose de jeunes personnes qui économisent sur leurs menus plaisirs, qui font des sacrifices de toilette pour faire élever cent quatre-vingts jeunes filles pauvres, qui ont pour maison d'éducation l'ancien château de monseigneur de Quélen, à Conflans, et qui ne quittent ce pieux asile que pour entrer chez des maîtresses d'apprentissage, choisies avec le plus grand soin.

« Lorsque leur éducation est achevée, et qu'ayant touché le terme de leur instruction primaire et professionnelle, elles quittent cet asile de leurs chastes et pieuses années pour rentrer dans le monde, l'institution continue envers elles l'accomplissement de ses devoirs maternels; elle leur donne, sinon une dot, au moins un trousseau, et n'en continue pas moins d'étendre sur elles les bienfaits de son patronage. »

Nous ne pouvons énumérer tant de créations ingénieuses, unes dans le but, diverses dans la forme; nous parlerons cependant du *Pensionnat de Notre-Dame-des-Arts*.

« Quelle sympathie profonde le cœur n'éprouve-t-il pas pour ces jeunes filles que des revers soudains viennent atteindre à la fois dans leurs sentiments les plus vifs et dans leurs intérêts les plus précieux, dont un coup imprévu est venu briser à la fois et le cœur et l'avenir : la mort d'un père qui, magistrat, professeur, médecin, homme de lettres ou artiste, était leur unique appui, dont le talent, le travail étaient l'unique source des revenus de famille ? Avec lui tout est mort : aisance, bonheur, espoir, tout s'est évanoui avec sa vie. Voilà l'infortunée que s'est donnée la mission de secourir l'*Œuvre de Notre-Dame-des-Arts*.... Qui racontera dignement l'origine douloureuse et sainte de cette fondation ? Une grande dame, dont le cœur est plus grand encore que le nom, madame la vicomtesse d'Anglars de Bassignac, avait une fille unique, un de ces enfants que le ciel semble avoir d'autant plus richement dotés, qu'il doit les rappeler plus promptement à lui. La mort lui ravit cette enfant... Que faire ? se désespérer... appeler la mort ? Ce fut la première angoisse, la première aspiration de cette âme brisée. Puis, un jour surnaturel se fit dans son cœur; elle voulut vivre pour sanctifier cette tendresse si douloureusement éprouvée, en la reportant, sous l'invocation de la Reine des mères, sur des enfants orphelines. L'œuvre de *Notre-Dame-des-Arts* fut fondée; madame la vicomtesse d'Anglars y

consacra sa fortune, après s'être consacrée elle-même à Dieu sous le nom de sœur Marie-Joseph.

« Les élèves de *Notre-Dame-des-Arts* sont de deux espèces : les pupilles, orphelines de fonctionnaires, d'artistes ou de savants, et les pensionnaires, filles de souscripteurs vivants, auxquels l'œuvre ne demande qu'une rétribution annuelle de 600 fr., somme minime si l'on considère surtout que l'instruction y est plus complète que dans un établissement d'éducation. Les élèves, les pupilles particulièrement, y sont préparées à l'étude pratique des arts qui, plus tard, pourra devenir pour ces jeunes filles de précieuses ressources. Et quand leur éducation est finie, l'œuvre emploie toute son influence pour leur procurer l'emploi des connaissances et des talents qu'elles ont acquis. »

Le *Patronage des jeunes Filles*, l'*Oeuvre des Prisons*, l'*Assistance de l'Adolescence malade et convalescente*, les *Oeuvres partielles de Charité*, sont des chapitres pleins d'intérêt. Croirait-on qu'à Paris, ville où toute denrée atteint un si haut prix, on peut parfaitement donner un repas à un ménage indigent pour vingt centimes ? (moins le pain) 1 demi-litre de bouillon de bœuf, 5 centimes ; 70 grammes de viande cuite, 5 centimes ; 45 centilitres de haricots ou de pois de Lorraine, cuits au gras, 5 centimes ; un demi-litre de potage au riz, 5 centimes. Les fourneaux économiques ont résolu ce problème ; ils sont au nombre de neuf : rue Bossuet, 12 ; rue Volta, 9 ; rue de Limoges, 3 ; rue Saint-Lazare, 148 ; rue du Cloître-St-Merri, 10 ; rue des Fossés-Saint-Jacques, 11 ; rue Stanislas, 11 ; rue de Grenelle, 29 ; rue du Banquier, 29, et ils distribuent annuellement près de huit cent mille portions. Avis à nos charitables lectrices.

Remarquons aussi l'*Oeuvre du Vestiaire de la Providence*, rue de Vaugirard, 58.

« Son objet est d'acheter, au moyen des cotisations de ses membres et des souscriptions de toutes les personnes qui veulent s'associer à sa tâche généreuse, les étoffes nécessaires à la confection des vêtements destinés aux indigents, et que les dames, membres de l'œuvre, taillent et cousent elles-mêmes. »

Cette pensée était trop utile et trop féconde pour ne pas voir son application s'étendre et se perfectionner dans tout Paris. Les dames les plus nobles, les plus riches et souvent les plus jeunes et les plus belles apportèrent avec bonheur leur pieux concours. Le vestiaire des pauvres devint la grande affaire de ces privilégiées de la naissance et de la fortune. On ne se contenta point d'acheter des toiles et des étoffes neuves, on fouilla ses armoires, ses garde-robes, ses lingerie ; on mit à contribution celles de ses relations habituelles. Telle robe, tel habit, tel peignoir, tel châle abandonné servit à faire un vêtement chaud, solide et propre pour une jeune fille, pour un brave ouvrier ou pour une pauvre mère de famille. On tailla, dans les parties bonnes et solides des draps si amples du riche, de nouveaux draps d'une grandeur très-suffisante pour la couche de l'indigent. Les plus fins servirent à confectionner des chemises et des layettes. Et toutes ces grandes dames, ces reines du monde, se firent les pieuses ouvrières de ce béni travail. C'est un touchant et beau spectacle que celui de ces réunions hebdomadaires : les étoffes grossières, les brunes cotonnades s'étaient avec complaisance sur le velours et la moire des robes ; les manches ca-

ressent de leurs dentelles le vêtement qui, demain, couvrira le corps et les bras robustes d'un travailleur. Voilà de belles mains qui sortent de la fourrure pour tricoter la chaude enveloppe de laine qui réchauffera les membres glacés d'un vieillard. Encore une fois, avis aux doigts laborieux et aux cœurs charitables !

Les *Hôpitaux*, les *Sociétés de Prévoyance* et de *Secours mutuels*, et enfin les *Hospices* pour la vieillesse, occupent les derniers chapitres du remarquable ouvrage de M. Jules Lecomte, un des meilleurs, des plus consolants, et, j'ajoute, des plus amusants qu'on ait écrits depuis longtemps. Oui, amusant, je ne m'en dédis pas ; il ne fait pas rire, ce ne serait guère de saison, mais il réjouit le cœur, il l'élève, il l'attendrit doucement, et il occupe l'esprit en faisant passer sous les yeux du lecteur cette variété de moyens par lesquels notre époque essaie de combattre l'enfermi social, la misère. Nous recommandons cet ouvrage à celles qui veulent bien nous lire, et nous ne doutons pas qu'il ne devienne la mine féconde de plus d'une généreuse pensée.

LECTURES POPULAIRES

Par M. H. S. BERTHOUD (1).

Les lectrices qui, comme nous, ont déjà un long passé, se souviennent peut-être des récits pleins de douceur et de grâce qu'a publiés M. Berthoud.

L'histoire des deux *Femmes de Rubens*, — celle de la *Sœur de Rembrandt*, — celle de la *Fille de Marie Stuart*, captivaient alors l'imagination et plaisaient — en ces temps où la littérature ne décrivait que meurtres, crimes, passions féroces — à tous ceux qui goûtaient les émotions sereines et les paisibles enseignements. L'auteur a laissé longtemps dormir ses récits ; il a consacré à un autre but sa plume devenue de plus en plus élégante et pure : les merveilles de la création, la beauté des plantes, l'instinct des animaux l'occupent exclusivement ; on dirait que, se souvenant de ce mot tristement gai de M. de Lamartine : « Plus j'ai vu l'homme, plus j'ai aimé mes chiens » M. Berthoud ait pris en dégoût l'espèce humaine et qu'il se soit tourné vers quelque chose de plus inoffensif, les fleurs et les animaux. Il les aime, il les connaît, il les fait aimer et connaître, ainsi que nos lectrices peuvent s'en apercevoir en lisant ses spirituels articles signés Sam.

Cependant, les jolies nouvelles qui avaient charmé autrefois ne devaient pas demeurer ensevelies dans les gros volumes d'une grande collection, et M. Berthoud, sous le titre de *Lectures populaires*, les a éditées de nouveau ; elles forment douze jolis petits volumes qui feraient, en effet, de charmants prix pour

(1) Bibliothèque populaire. 12 petits volumes. Chez Renault et Comp., rue d'Ulm, 48, Paris.

Titres des volumes : *Histoire d'un Meunier et de ses Enfants*. — *La Belle Limonadière*. — *L'Enfant sans mère*. — *La Nouvelle Morale en action*. — *La Fidèle servante*. — *Un Phénomène vivant*. — *Les Aventures d'un Tisserand*. — *La Vierge du Tasse*. — *Étienne le manchot*. — *Le Baiser du Diable*. — *Histoire d'un bossu*. — *Histoire de la belle Marie d'Amiens*.

des écoliers, pour les patronages, car ces récits, quoiqu'ils soient un peu romanesques, sont empreints cependant, à un degré remarquable, de sentiments honnêtes et moraux. Rien de subversif dans ces pages où l'amour du travail, le dévouement, les humbles vertus se montrent sous un jour attrayant. De toutes ces nouvelles, la *Sœur de Rembrandt*, publiée aujourd'hui sous le titre : *Histoire d'un meunier et de ses enfants*, est la plus intéressante et la plus doucement instructive : on suit du cœur cette Louise, si courageuse et si pure qui, enfant encore, encouragea la vocation de son frère, de Rembrandt, qui le soutint dans ses épreuves, qui sacrifia aux siens son bonheur et sa vie et n'employa ses dernières forces qu'à consoler la vieillesse désolée du grand peintre. L'histoire de la *Belle Marie d'Amiens*, cette fille de Marie Stuart, mariée à un bourgeois de Soissons, et qui refuse une place à côté du trône pour se consacrer à d'obscurs devoirs, n'est pas sans attrait, non plus que la *Servante fidèle*, où se trouve racontée la vie heureuse et brillante de Pierre-Paul Rubens. Nous ne ferons qu'un reproche à l'auteur de ces pages gracieuses, c'est de n'avoir pas assez distingué la Flandre proprement dite de la Hollande et de l'Allemagne. Il semble que, du Cambrésis

jusqu'aux rives du Zuyderzée, mœurs, langue, religion soient les mêmes; cependant l'histoire atteste que ces contrées sont habitées par des races tout à fait différentes, et que si le Flamand et le Hollandais ont quelques traits de ressemblance, cette *autonomie* (mot en vogue depuis que la Savoie a perdu la sienne) ne s'étend pas à l'habitant de Mons, de Namur, de Valenciennes et de Cambrai. Le langage, ce caractère distinctif des races, creuse une séparation profonde entre ces peuples: on parle hollandais et flamand depuis la mer du Nord jusqu'à Saint-Omer, tout le long de l'Océan, mais on ne parle que français depuis Bruxelles jusqu'à Cambrai; et les mœurs, les usages locaux si différents, ne permettront jamais de regarder comme un seul peuple, ayant une commune origine, deux nations si différentes et dont les traits originaux sont restés si visibles et si distincts, quoique l'histoire les ait vus parfois régis par le même sceptre et soumis aux mêmes lois.

Que M. Berthoud nous pardonne cette observation; elle n'ôte rien à l'intérêt de ses écrits ni au désir que nous éprouvons de les voir se répandre et porter avec eux une douce morale et un utile enseignement.

M. B.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

Les Couronnes.

(Continuation.)

J'aurais voulu, pour dédommager ma mère chérie d'une longue semaine d'absence, lui consacrer du moins quelques jours; j'aurais voulu aussi aller remercier les bons amis qui étaient venus la visiter et la consoler; mais il fallait mettre en ordre mes notes et m'occuper de faire mon rapport à S. E. M. le Ministre de l'intérieur. L'ordre à suivre dans ce rapport et sa rédaction m'embarrassaient beaucoup; ma mère m'engagea à demander conseil à M. Bérenger. — La réponse ne se fit pas attendre, M. et madame Bérenger m'accordaient une soirée qui me serait toute consacrée.

M. Bérenger a un regard d'aigle, un regard profond, scrutateur et en même temps glacial. Quand on s'adresse à l'homme du monde, à l'homme bien-faisant, ce regard s'adoucit, et, d'accord avec le sourire, exprime la bonté; quand on s'adresse au magistrat, la physionomie tout entière reste impassible. Or, c'était au magistrat que je faisais lecture de mes notes. Je fus écoutée avec une sérieuse attention;

de temps en temps, M. Bérenger m'adressait une question pour éclaircir certains points qui ne lui avaient pas paru suffisamment expliqués. Madame Bérenger n'écoutait pas moins attentivement; sa contenance exprimait un vif intérêt. Dans le premier moment, le regard fixe de M. Bérenger m'avait déconcertée; peu à peu, ayant la conscience que tout ce que j'avais dit était l'exacte vérité, j'avais repris courage, et mon regard soutenait sans se baisser ce regard scrutateur.

Lorsque la lecture de mes notes fut terminée, M. Bérenger garda quelques moments le silence, puis il me dit :

« Il est bien étrange que des faits de cette nature aient échappé à MM. les inspecteurs généraux. Êtes-vous parfaitement sûre, mademoiselle, des renseignements que vous avez recueillis ? »

— Oui monsieur, » répondis-je sans hésiter; et je lui exposai la manière dont je m'y étais prise pour arriver à la connaissance de la vérité, les détails qui m'étaient revenus de différents côtés, les longs entretiens avec l'aumônier, et enfin les confidences des détenues, lors de ma dernière visite à la maison centrale. « Messieurs les inspecteurs généraux, ajoutai-je, sont accoutumés à bien des choses passées maintenant en usage, telles par exemple, que d'anciens militaires employés comme gardiens dans des prisons de femmes; telles encore que la route faite à pied par des femmes prisonnières, sous la conduite de gendarmes à cheval... Ceci et bien d'autres détails en-

(1) La reproduction de cet article est interdite.

Nous croyons faire plaisir à nos lectrices en leur annonçant la publication des *Souvenirs d'une vieille Femme*, en 2 vol., format Charpentier; la première partie sera mise en vente le 15 juillet, au prix de 3 fr. 50 c., chez M. E. Maillet, lib., rue Tronchet, 15.

«core m'ont choquée; je me suis demandé si de cet oubli des convenances les plus ordinaires, ne devaient pas résulter des inconvénients graves. J'ai questionné, je me suis informée, j'ai cherché, comme questionne et s'informe une femme qui voit pour la première fois des choses qu'elle trouve étranges. »

La soirée tout entière fut employée à l'examen de mes notes; puis le magistrat se dérida et voulut bien me donner quelques éloges sur la manière dont j'avais compris et rempli ma mission. Il eut aussi la bonté de m'indiquer comment devait être conçu et rédigé le rapport destiné au ministre.

Le lendemain, j'allai présenter mes hommages à mes deux protectrices, madame de Montalivet et madame de Tascher: c'était à elles que je devais la tâche honorable qui m'avait été confiée par M. le comte de Montalivet. Là aussi je fus questionnée avec intérêt et bienveillance. Madame de Montalivet m'engagea à envoyer mon rapport le plus tôt possible. Mon excellent ami, M. Alexandre Duval, me dit de même qu'il ne fallait pas perdre de temps pour rendre compte de ma mission, et je revins au logis bien décidée à ne quitter ce travail que lorsqu'il serait achevé; mais j'avais compté sans la maladie. Malgré les soins de ma bonne hôtesse, madame C..., j'avais souffert du froid et surtout de l'humidité dans le pavillon où elle m'avait logée: une pleurésie se déclara. En dépit de la toux, du point de côté, de la fièvre, et malgré les instances de ma pauvre mère, dès que je pouvais tenir la plume, je travaillais à mon rapport; je ne me laissai soigner que lorsqu'il eut été terminé, copié et envoyé.

J'entrais à peine en convalescence, quand un matin on vint m'annoncer qu'une dame B..., de Clermont, demandait à me parler pour affaire urgente. Ma mère ne voulait pas me permettre de la recevoir; tout ce qui avait rapport à ce voyage la chagrinait, car ce voyage avait été pour moi la cause d'une maladie grave qui lui avait donné de vives inquiétudes. Cédant à mes prières, elle permit de faire entrer madame B....

Je vis paraître une grande et belle femme, élégamment et richement vêtue. C'était l'entrepreneuse des travaux de la maison centrale de Clermont-sur-Oise. Sans préambule, elle entra en matière; elle me dit que son marché avec l'administration allait finir, et qu'elle venait me prier d'employer mon crédit pour le faire renouveler, ajoutant que si, par mon aide, elle obtenait des conditions plus avantageuses, elle se montrerait largement reconnaissante.

«Mes trois cents femmes, dit-elle, me rapportent net dix mille francs par an; mais elles pourraient me rapporter davantage, si on supprimait l'école, qui dévore une heure tous les matins, et si, comme autrefois, je pouvais les faire travailler le dimanche tout entier.

— Madame, répondis-je, je ne jouis d'aucun crédit au ministère de l'intérieur, et si j'en avais, je m'en servais dans un but tout opposé à celui que vous voulez atteindre, c'est-à-dire que je voudrais obtenir une heure de plus pour l'école, et des lectures faites à haute voix pendant le travail, tantôt par l'une, tantôt par l'autre des détenues.... Enfin je voudrais bien d'autres choses que vous ne pouvez approuver. »

Madame B.... essaya de me persuader que les en-

trepreneurs et les entrepreneuses étaient la providence des prisonnières. Voyant qu'elle ne produisait aucun effet sur mon esprit, elle me dit avec un ricanement plein d'impertinence que, Dieu merci, les administrateurs des prisons savaient à quoi s'en tenir sur les prétendues réformes qu'on voulait opérer, et qu'ils ne sacrifieraient pas les intérêts du gouvernement aux rêveries de quelques belles et bonnes âmes qui avaient la faiblesse de croire à la régénération possible des détenues. Là-dessus elle se leva, et me salua d'un air superbe.

La femme de M. le directeur de la maison centrale vint à son tour me rendre visite. Après m'avoir dit toutes sortes de choses aimables, elle demanda sans détour à prendre connaissance de mon rapport au ministre; rapport, elle l'espérait du moins, dans lequel je rendais justice au bon vouloir de son mari. Sans doute M. le directeur avait atteint l'âge de la retraite; mais il était encore très-capable d'être utile, et sa longue expérience viendrait en aide au gouvernement pour les changements à opérer dans les prisons.

Je répondis qu'on pouvait prendre connaissance de mon rapport dans les bureaux du ministère; j'étais au regret de ne pouvoir en donner communication, car, pour ce faire, il me faudrait y être autorisée; alors, par ses questions multipliées, elle essaya de découvrir dans quel sens j'avais écrit au ministre, les abus que j'avais pu découvrir, ce qui m'avait été rapporté en ville, enfin les observations que j'avais faites de moi-même. J'eus plusieurs mouvements d'impatience, mais je sus les cacher et me borner à cette réponse que je répétai: « Mon rapport, madame, est dans les bureaux du ministère. »

Depuis mon retour, M. l'aumônier m'avait écrit déjà plusieurs fois: il excitait mon zèle pour la cause des détenues, cause que j'étais désireuse de soutenir à l'occasion. Il avait été convenu entre nous que la première libérée qu'il regarderait comme convertie recevrait, avec mon adresse, la permission de se présenter chez moi. Bientôt je reçus une lettre dans laquelle il m'annonçait la prochaine arrivée d'une libérée qu'il regardait comme ramenée à l'amour du bien. C'était une jeune femme âgée de vingt-trois ans à peine; elle avait été condamnée à dix-huit mois de détention pour endossement d'un billet de commerce qu'elle savait être faux. Quand la peine dépasse une année d'emprisonnement, les condamnées sont envoyées de Saint-Lazare dans une maison centrale, chose qu'elles redoutent par-dessus tout, car en arrivant, on les dépouille de leur chevelure, et cette chevelure n'est pas repoussée au bout de dix-huit mois, de sorte qu'elles portent assez longtemps la marque de la maison centrale.

Nous étions au mois de janvier; la terre était couverte de neige, le vent du nord soufflait, et la malheureuse qui arrivait chez ma mère par ce temps si rude, n'était vêtue que d'une misérable robe d'indienne recouverte d'un vieux manteau dont l'étoffe était entièrement usée. Coiffée d'un mauvais mouchoir posé en fanchon sur son bonnet, elle était aussi mal chaussée que mal vêtue, et dans cet équipage elle avait fait à pied une grande partie de la route.

Ma mère et moi, à la vue d'une telle détresse, nous fûmes saisies de pitié. Le plus pressant était de lui faire prendre quelque nourriture, et de lui cher-

cher dans notre garde-robe des vêtements chauds.

D'abord très-intimidée, elle osait à peine nous regarder, et elle refusait de prendre la nourriture dont elle avait grand besoin pourtant. Tout à coup, émue de l'accueil qu'elle recevait, elle fondit en larmes : ma mère vénérée, qui avait passé une partie de sa jeunesse à veiller au chevet des pauvres malades et à consoler, à secourir la misère, sut trouver des paroles qui la calmèrent et la rassurèrent. Liza était jolie, et sa jeunesse intéressait à elle ; peu à peu elle prit confiance, et nous raconta comment l'amour de la toilette l'avait entraînée de faute en faute jusqu'au délit qui lui avait valu une condamnation à dix-huit mois de détention. A nos questions pour savoir ce qu'elle faisait avant son entrée à Clermont, elle répondit qu'elle faisait un petit commerce de colportage en nouveautés, et qu'elle espérait, si des personnes bienveillantes avaient la bonté de s'intéresser à elle, recouvrer la confiance des marchands avec lesquels elle était en rapport avant son malheur.

« Que je puisse seulement recommencer, ajouta-t-elle, et, à force de travail, je me relèverai de l'abaissement où je suis tombée. »

— Mais il faut des fonds, dit ma mère, pour avoir des marchandises ; il faut aussi des vêtements pour vous présenter dans des hôtels garnis ; vous colportez des objets de fantaisie ? »

Liza baissa la tête et répondit, après un moment de silence, qu'autrefois elle était en rapport avec un commerçant qui lui confiait à crédit des marchandises.

« Je ne lui ai fait aucun tort, ajouta-t-elle, je n'ai jamais trompé personne parmi ceux avec qui j'ai été en relation d'affaires... Sans ce malheureux billet... Aussi j'essayerai... on aura pitié de moi, et l'on croira à mon repentir. Quand mademoiselle est venue à la maison centrale, le dernier jour, j'ai été bien tentée de lui parler ; son air de bonté m'attirait ; mais en entendant les autres soutenir qu'elles avaient été condamnées injustement, j'ai pensé que mademoiselle se détournerait de moi si je m'avouais coupable ; et puis... j'étais si honteuse d'être là !... Pendant la route, j'ai hésité bien des fois pour savoir si je viendrais trouver mademoiselle... Pourtant j'avais promis à M. l'aumônier de le faire, et je suis venue. »

Cette jeune femme avait des manières si douces, une réserve si convenable, que nous nous sentîmes vivement intéressées à son sort. Je lui donnai un mot pour M. Bérenger, qui avait promis de m'aider pour le cas où l'aumônier m'enverrait quelques pupilles. J'étais désireuse qu'il vît Liza ; il connaissait mieux que moi ce monde des prisons, et il saurait découvrir la vérité sous de faux semblants peut-être. J'ajoutai à la lettre quelque argent, en lui disant que je l'aiderais à reprendre son commerce de colportage en nouveautés, et que, selon ce que M. Bérenger me dirait, je le recommanderais chez quelques personnes de ma connaissance. Une chose encore augmentait l'intérêt que cette jeune femme nous inspirait : un goître la défigurait. Elle nous dit, en posant le doigt sur son cou : « Voilà une infirmité que je dois à la maison centrale ; ceci n'est pas un goître, c'est une poche pleine de sang qui m'étouffera un jour. Le chagrin, la privation de la liberté, le manque d'exercice, des travaux trop assidus, la mauvaise nourri-

ture enfin, donnent à toutes les condamnées de la maison centrale quelque infirmité presque toujours incurable. Il n'y a point de remède à mon mal ! tôt ou tard j'en mourrai... qu'importe ! Je n'ai plus de famille, mais peut-être trouverai-je encore quelques amis ? »

La semaine suivante, Liza revint apportant quelques marchandises. M. et madame Bérenger avaient bien voulu lui donner de l'appui. Elle était simplement, mais proprement vêtue, et sa figure, animée par l'espoir d'un sort meilleur, nous parut encore plus charmante. Je m'étais fait donner son adresse, et j'imaginai un matin d'aller la surprendre dans le chétif hôtel garni où elle demeurait. Cet hôtel était situé à l'extrémité d'une de ces ruelles qui existaient alors en assez grand nombre derrière le Louvre et longeaient la rue du Coq Saint-Honoré. Je ne me doutais guère que ce quartier, où le soleil ne pénétrait jamais, se trouvait en grande partie habité par des repris de justice. Cependant j'y fus à peine entrée que je me repentis de ma témérité : les hommes et les femmes que je rencontrais me paraissaient avoir une physionomie toute particulière ; on me regardait avec étonnement et en même temps avec effronterie. Je fus au moment de revenir sur mes pas, mais je compris qu'une marche rétrograde pourrait me valoir quelques quolibets ; je continuai donc bravement mon chemin jusqu'à l'hôtel, où j'entraî et je demandai madame Liza. On m'indiqua l'étage et le numéro de la chambre. Après avoir frappé légèrement, j'ouvris la porte. A ma vue, Liza jeta un cri de surprise et devint fort rouge.

« Vous ici, mademoiselle ! dit-elle en se hâtant de débarrasser un siège pour me l'offrir. Combien vous êtes bonne ! mais ce n'est pas ici votre place, et si vous m'aviez dit votre intention, je vous en aurais détournée. »

— Pourquoi, lui demandai-je, avoir choisi un si mauvais quartier ?

— Ah ! mademoiselle, choisit-on quand on sort de prison ! Les maîtres d'hôtels garnis refusent tous de recevoir une libérée : il faut donc bien venir dans les seuls lieux où l'on puisse trouver un asile ; mais, aussitôt que je le pourrai, j'aurai la plus humble mansarde et quelques meubles à moi. »

Pendant qu'elle parlait, je jetai un coup d'œil autour de moi. Rien de misérable comme l'ameublement de cette pauvre chambre, où régnait en outre le plus grand désordre ; ce désordre complet, passé depuis longtemps en habitude ! Liza surprit mon regard, et me dit :

« Mon logement est bien vilain, mais quand j'ai fait mon petit ménage, il... »

Elle s'interrompit et, devenant encore plus rouge, elle porta les mains à ses oreilles.

« Comment, Liza, lui dis-je, vous avez des pendants d'oreille ? »

Elle baissa la tête sans répondre.

« Mais, malheureuse enfant, tout ce que vous avez souffert pendant deux ans ne vous a donc pas guérie de ce fol amour de la parure qui vous a conduite à la prison. (Elle continuait à garder le silence.) Je vous ai prêté de l'argent pour que vous pussiez vous vêtir convenablement et acheter des marchandises. M. Bérenger vous en a aussi prêté pour les mêmes motifs. »

— Mes boucles d'oreille sont en faux, mademoiselle.

— Qu'importe? ce n'est pas la valeur du bijou qui m'inquiète, c'est ce goût du luxe que des leçons sévères ne vous ont pas fait perdre. Liza, Liza! la voie dans laquelle vous voulez rentrer est étroite; si vous déviez d'un pas, vous retombez dans celle qui vous a perdue. »

Elle me fit les plus vives protestations de repentir, et me promit de se surveiller elle-même avec la dernière sévérité; puis elle me montra des marchandises d'une certaine valeur qui lui avaient été confiées, disait-elle, par des marchands chez lesquels elle se fournissait autrefois.... Les douces paroles, les promesses ne manquèrent pas, et pourtant je la quittai doutant beaucoup de la réalité de son repentir.

M. Béranger, auquel je fis part de mes doutes, les partagea. Après m'avoir grondée amicalement au sujet de l'imprudencence que j'avais commise en m'aventurant seule dans un quartier si mal habité, il m'engagea à être plus réservée en tout ce qui touchait de malheureuses femmes bien à plaindre, mais que je ne pouvais, à moi seule, secourir efficacement, et pour la première fois, j'entendis parler de mistress Elisabeth Fry. Il était question d'un voyage qu'elle devait faire à Paris. M. Béranger promit de me mettre en relation avec elle, si ce projet s'accomplissait.

Liza revint deux ou trois fois encore, et ne reparut plus : j'écrivis à M. l'aumônier ce qui s'était passé, en le priant de vouloir bien m'épargner des relations bien difficiles et dangereuses même. J'ajoutai qu'à mon avis, on devait songer d'abord à réformer le système pénitentiaire, et à fonder quelques maisons d'asile pour recevoir les libérées à leur sortie de prison; car l'isolement, la répulsion que ce titre de libérée suffisait seul à inspirer, le rapprochement forcé de gens qui avaient subi comme elles l'emprisonnement, la misère enfin, tout contribuait dans l'état actuel des choses à les rejeter dans le vice, et même dans le crime.

D'après mon invitation plusieurs détenues m'avaient déjà écrit : elles prenaient à tâche de se faire aussi innocentes que possible; pour presque toutes le point de départ était le même : la coquetterie et l'amour de la parure, le goût des fêtes et l'ostentation qui fait qu'on veut paraître plus riche qu'on ne l'est réellement. La pente est rapide, glissante; on marche de faute en faute, et tôt au tard on arrive au crime. Mais de quelle pitié le cœur se trouve saisi lorsqu'on songe qu'à la plupart de ces malheureuses créatures a manqué l'éducation qui nous éclaire sur nos devoirs, et l'instruction qui développe les facultés de l'intelligence! Privées de ces deux appuis, une foule de jeunes filles de la classe ouvrière sont sans cesse occupées de confectionner des toilettes plus ou moins brillantes. Tous leurs travaux ont pour but unique la parure : elles commencent par envier les heureuses femmes auxquelles sont destinés ces rubans, ces dentelles, ces belles étoffes; elles emploient la plus grande partie de leur gain en folles dépenses; et bientôt le faux luxe ne leur suffit plus; pour se procurer les objets dont elles ont envie, elles se permettent quelques légers larcins; ce premier pas une fois franchi, les infidélités deviennent plus importantes, l'audace grandit avec l'impunité, les portes de Saint-

Lazare s'ouvrent et se referment sur celles qui pleurent amèrement, mais trop tard, les fautes honteuses où les a entraînées la vanité. Oui, celles-là méritent la pitié; mais il en est d'autres auxquelles l'éducation et l'instruction n'ont pas manqué, et qui, emportées par la passion de plaire, sont tombées au dernier degré de l'avilissement!

Quoique la disparition de Liza eut un peu calmé mon zèle en faveur des libérées, je n'en continuai pas moins à m'occuper avec ardeur de tout ce qui avait rapport à la réforme des prisons. Je m'étais fait une bibliothèque de plusieurs gros volumes où la question des différents systèmes pénitentiaires est traitée à fond. M. l'aumônier venait me voir de temps en temps; nous causions des heures entières sur ce sujet, qui était pour lui le but principal d'une vie toute consacrée au bien. Il me demandait parfois si je songeais à faire un livre pour les détenues.

« J'y songe, répondais-je, mais plus j'y songe, plus je trouve le sujet difficile à traiter. Ce n'est pas pour une seule classe de détenues qu'il faut écrire. Sans doute la morale est une pour toutes; mais elle ne peut être présentée à toutes sous le même aspect. J'ai vu à Clermont des faussaires complètement illettrés, mais j'en ai vu aussi auxquelles l'instruction n'a pas manqué. Tenir le même langage aux unes et aux autres est impossible : on ne serait pas comprise des unes, on ferait sourire les autres de pitié. Plus j'y pense, plus je suis convaincue que la première chose à faire est de travailler dans la prison même à cette régénération morale dont personne ne semble s'être occupé jusqu'à présent.

— Je crois qu'on s'en occupe sérieusement, me répondit un jour M. l'aumônier; selon ce que j'ai entendu dire, il serait question de remplacer par des sœurs les gardiens jusqu'ici employés; première réforme bien importante. J'espère, mademoiselle, que votre visite à Clermont ne restera pas stérile pour les pauvres détenues. »

Peu de temps après, M. Béranger me disait de son côté :

« Les condamnées seront bientôt conduites aux maisons centrales dans des voitures cellulaires, et ainsi ne sera plus donné sur les grandes routes le triste spectacle de l'effronterie dans le vice et des souffrances physiques ajoutées à la peine des misérables condamnées. Êtes-vous contente, mademoiselle? »

Sans doute, la pensée de concourir à une œuvre importante, autant du moins qu'il me l'était possible, me causait une satisfaction réelle, mais je sentais trop bien tout ce qu'il y avait à faire pour me glorifier du peu que j'avais fait.

Un billet de M. Béranger m'annonça un matin l'arrivée à Paris de mistress Elisabeth Fry. M. Béranger avait eu la bonté de lui parler de moi, et mistress Fry avait manifesté l'intention de venir me voir. Quelques mots me donnaient à entendre qu'il serait peut-être bien que je prévinsse cette visite; je fus de l'avis de M. Béranger.

Mistress Fry, de la société des Amis ou Quakers, avait consacré sa vie, je le savais, à des œuvres de charité évangélique. Toute enfant, elle avait témoigné le désir de voir l'intérieur d'une prison, et les impressions reçues dans cette visite ne s'étaient jamais effacées de sa mémoire; plus tard elle avait fondé,

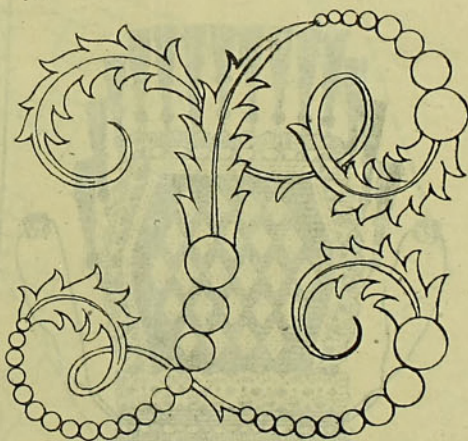
Boulevard des Italiens, N^o 1.



Gay 20

17

16



u-
tes
ter
n-
se,
és,
ré-
so-
la
ce.
me
de
nes
vec
uis

tel
ité,
ba-
gue
la
m-
rois

ans
De-
an
Ici
é et
anés
isé-
t la
siles
en
ttes
spi-
les.
xé-
le le
les
des
en-
ont,
ous-
était
ntes
lans
sur-
ette
, on
e de
e la
tes.
con-
salle
tion
sur
t eu
cha-
ues
leur
con-
s.
ne la
tress
de

ent et se referment sur celles qui pleu-
rent, mais trop tard, les fautes homines
sont la vanité. Oai, celles-là méritent
il en est d'autres aux quelles l'éducation
n'est pas manqué, et qui, emportées
de plaisir, sont tombées au dernier
linement!

Le départ de Lina fut un peu calme
favor des libérés, je n'en continuai
m'occuper avec ardeur de tout ce qui
à la réforme des prisons. Je m'étais
substituée de plusieurs gros volumes où
des différents systèmes pénitentiaires est
M. l'aumôlier venait me voir de
temps, sans cautions des heures entières
qui était pour lui le but principal d'un
sacré au lieu. Il me demandait parfois
à faire un livre pour les détenues.
répondais, mais plus j'y songe, plus
je suis difficile à traiter. Ce n'est pas pour
so de détenues qu'il faut écrire. Sans
le est une pour toutes; mais elle ne peut
à toutes sous le même aspect. J'ai vu
fautaires complétement illettrées, mais
si auxquelles l'instruction n'a pas man-
néme langage aux unes et aux autres
on ne serait pas comprise des unes,
tre les autres de près. Plus j'y pense,
inévitable que la première chose à faire
er dans la prison même à cette régéné-
dant personne ne semble s'être occupé
al.

qu'on s'en occupe sérieusement, me ré-
M. l'aumôlier; selon ce que j'ai en-
scrit qu'on de remplacer par des
dites jusqu'ici employées; première ré-
importante. Espère, mademoiselle, que
Girmon ne restera pas stérile pour les
us.

Après, M. Béranger me disait de son
amées seront bientôt conduites aux
des dans des voitures cellulaires, et
plus donné sur les grandes routes le
de l'effronterie dans le vice et des
royumes ajoutés à la peine des misé-
mises. En-vous contentez, mademoi-
selle, de la pensée de concourir à une œuvre
tant du moins qu'il me l'était possible,
e satisfaction réelle, mais je sentais
ce qu'il y avait à faire pour me glorifier
avait fait.

M. Béranger m'annonça un matin
de maîtres Elisabeth Fry, M. Béranger
bonté de lui parler de moi, et ma-
manifesté l'intention de venir me
moy me donnaient à entendre qu'il
e bien que je préviens cette visite; je
M. Béranger.

de la société des Amis ou Quakers,
sa vie, je le savais, à des œuvres de
belle. Toute enfant, elle avait aimé
voir l'intérieur d'une prison, et les im-
dans cette visite ne s'étaient jamais
même; plus tard elle avait fondé,

Juin 1861.

28. Chemise russe (devant).

(devant)
34. Veste de garçon.

36. Cote

29. Manche

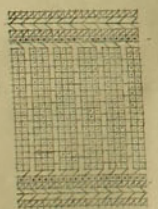
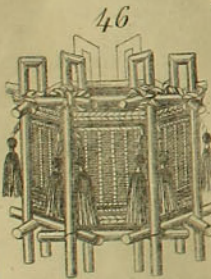
38. Sac

patte fermée

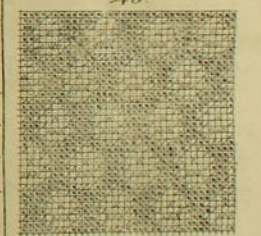
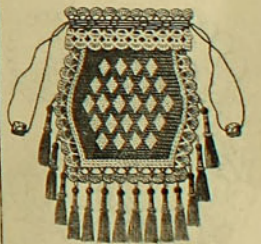
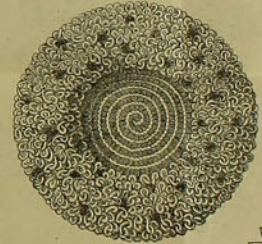


Explication des Signes

- noir
- bleu
- rouge
- ===== laines d'or
- ===== laines d'or



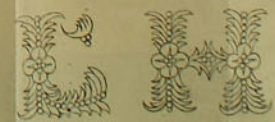
Philis



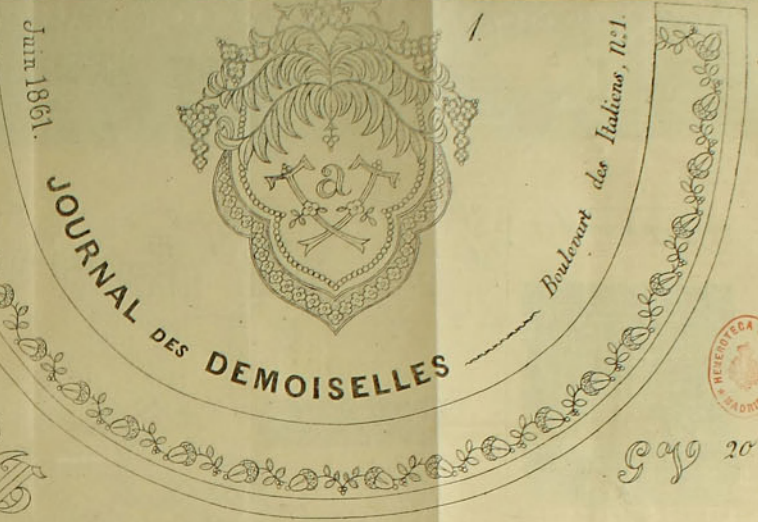
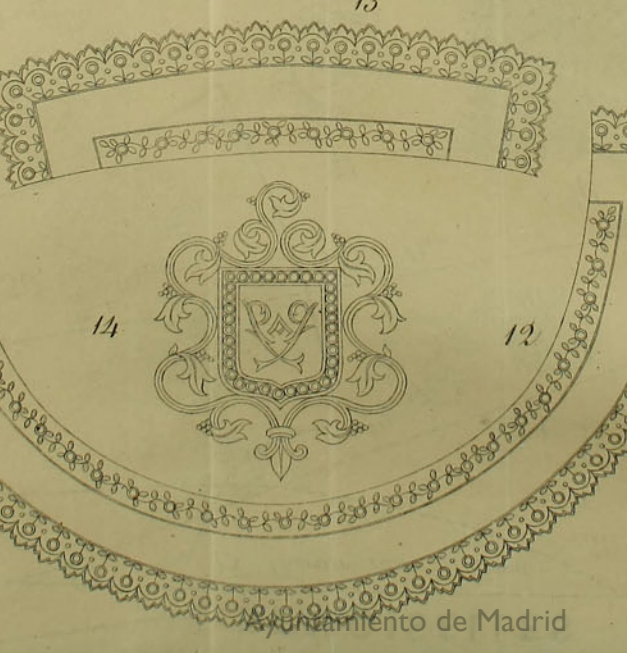
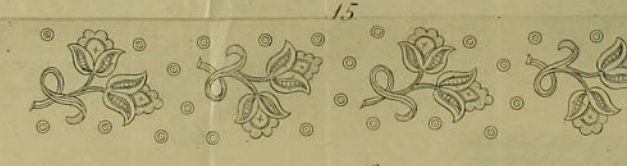
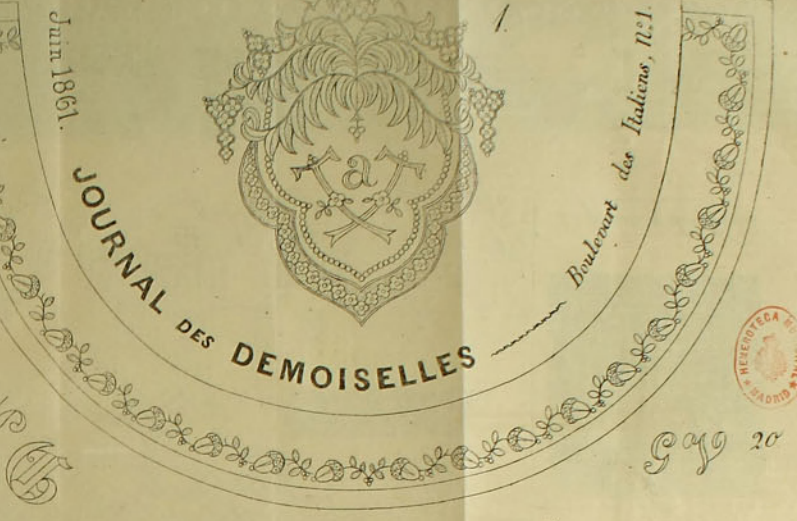
Explication des Signes

- noir
- rouge
- vert
- or

E G



27



— Mes
selle.

— Qu'i
m'inquiè
vères ne
dans laqu
déviez d'a
a perdue.

Elle me
et me pr
dernière
chandise
confiées,
elle se fo
les prom
quittai de

M. Bér
partagea
sujet de l
venturan
m'engagi
chait de r
que je ne
ment, et
mistress
qu'elle d
me mett
plissait.

Liza r
plus : j'
en le pr
bien diff
mon avi
système
d'asile
prison;
libérée s
forcé de
prisonn
l'état ac
même d

D'apr
vaient d
aussi in
le point
l'amour
qui fait
réellem
de faul
Mais de
songe q
a manc
voirs, e
l'intelli
de jeur
occupé
brillant
la paru
femme
telles,
grande
bientôt
curer l
tent qu
franchi
l'audac



dans la maison de son père, une école pour quatre-vingts enfants. Mariée à un homme digne d'elle, elle avait entrepris, en 1813, une tâche grande et difficile, celle de la réforme des prisons de Newgate. Jeune, pure, riche et belle, elle s'était consacrée à ramener au bien de misérables créatures perdues par le vice, et d'une école de dépravation elle avait fait une école de régénération morale. J'avais entendu vanter sa douceur, son éloquence persuasive; je me sentais heureuse de l'occasion qui s'offrait de connaître personnellement une des nobles femmes dont s'enorgueillissait l'Angleterre et qui, aux divers titres de fille, d'épouse, de mère et de citoyenne, méritait l'admiration.

Je me rendis donc, le jour même, rue Richelieu, hôtel de Castille, et je fus reçue avec une affectueuse bienveillance. Mistress Fry n'était déjà plus jeune à cette époque; mais l'âge n'avait rien ôté à ses beaux traits de leur dignité douce, et le costume de quakeresse, quoique bizarre en même temps que sévère, seyait à sa taille élevée et à cet air imposant sans pédantisme qui faisait, dès l'abord, reconnaître la femme supérieure.

Mistress Fry parlait difficilement le français, et moi je ne parlais pas l'anglais; nous parvinmes cependant à nous comprendre l'une l'autre. Habitée à la prédication, lorsqu'elle se sentait inspirée, madame Fry articulait lentement ses mots, donnant à chaque syllabe sa valeur, et je comprenais ce qu'elle me disait. Je m'attachai à faire de même, en lui répondant dans ma langue; cette première visite se passa à la satisfaction de toutes deux, sans que nous eussions besoin d'interprète. A la visite suivante, j'eus l'honneur de voir pour la première fois madame François Delessert; l'entretien fut plus long et plus important que le premier. Madame François Delessert avait la bonté de traduire en français les questions de mistress Fry et de traduire en anglais mes réponses; questions et réponses qui toutes avaient pour objet la mission dont m'avait honorée M. le ministre de l'Intérieur. La figure de mistress Fry exprimait les sentiments divers qui venaient l'émouvoir à mesure que je racontais ce que j'avais vu à la maison centrale.

Après que j'eus tout dit, elle resta quelques moments silencieuse; puis elle me demanda si j'accepterais les fonctions d'inspectrice des prisons de femmes en France: sans hésiter, je répondis que mon devoir me retenait auprès de ma mère toujours malade. Mistress Fry répliqua qu'il était possible de tout concilier; que le comité de Londres, composé de dames, m'allouerait des appointements tels...

« Permettez, madame, dis-je à madame François Delessert sans la laisser achever; l'intérêt pécuniaire ne m'a jamais servi de mobile; j'avais demandé simplement à M. le ministre de l'Intérieur la permission de visiter une prison. Son Excellence a jugé à propos de m'honorer d'une mission. J'ai fait le voyage à mes frais, c'était de toute justice. M. le comte de Montalivet possède une âme élevée, et la pensée de m'offrir une rétribution ne s'est même pas présentée à lui, j'en ai la certitude. »

Il y eut quelques moments de silence; pendant que madame François Delessert traduisait ma réponse, madame Fry n'avait cessé de me regarder d'un air de bienveillance; puis elle me tendit la main avec affectation.

Je savais que mistress Fry avait publié un ouvrage au sujet de la réforme des prisons de femmes en Angleterre. Je la priai de vouloir bien m'en donner communication, elle m'en remit aussitôt deux exemplaires, en me disant que c'était une simple esquisse, et que si j'avais besoin de documents plus détaillés, elle ferait venir d'Angleterre plusieurs rapports rédigés par divers membres du comité des dames associées pour la réforme des prisons. J'acceptai, en la remerciant de venir ainsi en aide à mon inexpérience.

Au moment où j'allais me retirer, mistress Fry me dit qu'elle comptait faire une visite à la prison de Saint-Lazare en la compagnie de plusieurs dames françaises, et elle m'invita à faire cette visite avec elle. Je promis d'être ponctuelle au rendez-vous, puis je me retirai.

Au jour dit, je me rendis de bonne heure à l'hôtel de Castille. Mistress Fry m'accueillit avec cordialité, et nous partîmes pour aller chercher madame la baronne Emilie Mallet. Ensuite mistress Fry me dit que nous trouverions au guichet de la prison madame la duchesse de Broglie, lady Granville, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, et encore deux ou trois dames dont le nom m'échappe.

La prison de Saint-Lazare voit se renouveler sans cesse la population qui fourmille dans ses murs. Depuis la prévenue jusqu'à la condamnée à moins d'un an de détention toutes sont enfermées à Saint-Lazare. Ici point de costume pénitentiaire; rien de plus varié et de plus triste souvent que la vue des vêtements fanés ou bien en lambeaux qui couvrent à peine les misérables prisonnières. En ce temps-là, elles avaient la permission de faire leur cuisine, dont les ustensiles assez mal entretenus étaient placés pêle-mêle et en désordre, avec les provisions, sur des tablettes posées contre les murs de chaque salle. On y respirait donc toutes sortes de senteurs fort peu agréables. La plupart de ces salles servaient d'ateliers où s'exécutaient divers genres de menus travaux, tels que le triage de la gomme, la fabrication d'étuis pour les briquets phosphoriques, des jouets d'enfants, des chaussons de lièbre. C'était à grand-peine qu'on entretenait le silence parmi cette foule. Si, à Clermont, tout était attristant, à Saint-Lazare tout était repoussant; mais ce qu'il y avait de plus regrettable c'était de voir les prévenues, regardées comme innocentes jusqu'à la prononciation du jugement, placées dans des salles enfumées où on les entassait sous la surveillance de femmes condamnées. Il résultait de cette humiliation des querelles incessantes. Là, aussi, on faisait la cuisine; mais là manquait toute espèce de travail, et cette oisiveté forcée devenait encore la source de discussions et parfois de rixes sanglantes. C'était de même sous la surveillance de femmes condamnées que se trouvaient placées, dans une salle particulière, les jeunes filles mises en prévention pour vol et vagabondage. Je ne m'apesantirai pas sur ces tristes détails: des réformes importantes ont eu lieu aussi à la prison de Saint-Lazare; grâce à la charité de femmes françaises, les jeunes filles prévenues ou condamnées sont recueillies dans l'asile qui leur a été ouvert, et elles échappent ainsi à l'affreux contact de ces malheureuses que le vice a endurcies.

Pendant toute la visite, qui fut longue, madame la duchesse de Broglie servit d'interprète à mistress Fry. Aucun mot ne saurait rendre l'expression de

tendre pitié empreinte sur les traits de la réformatrice des prisons d'Angleterre, expression qui se reproduisait fidèlement sur les traits fins et délicats de son interprète.

« Êtes-vous heureuses ? »

Telle fut la question que mistress Fry adressa aux prisonnières dans la première salle où nous entrâmes.

« Heureuses ! »

Répétèrent toutes ces pauvres femmes en fondant en larmes, et des sanglots déchirants éclatèrent dans plusieurs points de la salle.

Mistress Fry laissa passer quelques instants ; puis elle dit avec ce ton de douceur pénétrant qui la distinguait :

« Si vous n'êtes pas heureuses, c'est que la voie que vous avez suivie était mauvaise. Ne le reconnaissez-vous pas ? »

Elle attendit une réponse, mais en vain. Ouvrant alors la Bible qu'elle portait toujours avec elle, elle pria madame de Broglie de lire haut la parabole de l'enfant prodigue. Bien des larmes coulèrent encore, bien des sanglots se firent encore entendre. Quand la lecture fut terminée, mistress Fry rappela combien il y a de joie au ciel pour un pécheur qui se repent. Elle parlait avec une éloquence simple et une onction si touchante que quelque chose au moins de ses paroles devait rester aux cœurs qu'elle avait émus.

Partout, mistress Fry sut émouvoir les prisonnières. On sentait que la compassion qu'elle montrait était sincère, qu'elle plaignait plutôt qu'elle ne blâmait, et qu'elle pratiquait dans toute son étendue l'amour du prochain. D'abord la singularité de son costume et de son chapeau excitait quelques sourires moqueurs, bientôt réprimés par la dignité de son

maintien et par les témoignages de respect dont l'entouraient les personnes qui l'accompagnaient ; mais ce fut surtout dans la salle où se trouvaient les jeunes filles détenues que se montra la tendre bonté de son âme. Avec quels accents pénétrants elle parla de la famille, de l'amour des parents pour leurs enfants, de leur joie quand ceux-ci marchaient dans la bonne voie, de leur douleur lorsqu'ils les voyaient s'en écarter ! Pas un mot de reproche, pas une réprimande ne sortait de ses lèvres. Elle se contentait de réveiller la conscience, et ici, comme dans les salles consacrées aux adultes, bien des larmes coulèrent, bien des sanglots se firent entendre.

Nous visitâmes ensuite l'infirmerie. Mistress Fry s'approcha de chaque lit ; avec le secours de madame de Broglie, elle fit pénétrer des consolations dans l'âme des pauvres malades. J'ai conservé de cette visite un souvenir ineffaçable. Mistress Fry avait demandé à pénétrer seule avec ses amies dans les salles. M. le directeur ne vint donc nous rejoindre qu'au moment où l'on nous faisait voir les cours et le reste de l'établissement. Mistress Fry avait toujours évité de mêler l'autorité à ses relations avec les prisonnières ; la première fois qu'elle était entrée à Newgate, elle y était entrée absolument seule, bravant tous les dangers et imposant par sa douceur et son aménité à ces femmes, qu'un seul mot de dureté aurait amentées toutes contre elle.

Au moment de nous séparer, madame la duchesse de Broglie invita chacune de nous à venir chez elle le surlendemain pour prendre part à des délibérations dont l'objet devait être la formation d'un comité de femmes françaises et d'une association pour la réforme des prisons.

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

UNE DETTE

LETTRE PREMIÈRE

En effet, mon ami, mon procès ne s'est pas du tout terminé comme je le croyais, comme vous le croyiez, comme le croyaient tous nos amis ; mais ce dénouement imprévu ne m'a nullement mécontenté. Vous êtes curieux, mon cher Fernand, d'apprendre comment a fini cette longue querelle ;

Par quel secret ressort, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

Je vous le dirai bien volontiers, mais avant de commencer mon récit, il faut que je vous raconte une vieille histoire et que nous reculions de cinquante ans.

Vous avez connu mon père ; vous savez que c'était

à la fois un galant homme et un excellent chrétien ; son caractère aimable, sa bonne mine, sa parole enjouée et loyale l'avaient rendu cher aux habitants de la ville de *** ; qu'il habitait au temps de la révolution. Laquelle ? la première, puisque je vous parle d'il y a cinquante ans. Quoique les braves gens de *** reconnussent le mérite là où il se trouvait, ils n'eurent pas cependant assez d'esprit pour échapper à l'influence des principes révolutionnaires, et à *** , comme ailleurs, on laissa persécuter les prêtres fidèles, on laissa piller les églises, jeter au vent les cercueils et les os des ancêtres, et si, par un fortuné hasard, la guillotine ne fut pas établie en permanence, néanmoins on se donna le plaisir de quelques petites pendaisons. C'était un officier qu'on soupçonnait de vouloir passer à l'ennemi, un pauvre marchand que le mot d'accapa-

reur envoyait à la lanterne; un vieux religieux qu'on avait surpris donnant les sacrements à une mendicante qui se mourait; bref, des gens fort innocents et fort estimables, qu'un mot, un geste désignaient à l'aveugle fureur de la multitude.

Deux fois mon père eut le bonheur de sauver la vie à des victimes désignées et qui portaient déjà au cou la corde fatale. Ce fut sa parole entraînante et aussi son heureuse physionomie qui lui valurent ces succès; il magnétisait son auditoire, comme on dit aujourd'hui. Une troisième fois il essaya encore le pouvoir de son éloquence; c'était en faveur d'un pauvre vieux capucin que l'on venait d'arrêter; mais celui-là plus que les autres, était hors la loi, et les bonnes têtes qui tous les soirs hurlaient dans les clubs, le regardaient comme un ennemi de la nation; aussi mon pauvre père n'obtint-rien, et il eut la douleur de voir le malheureux capucin hissé à la lanterne; le dernier effort du vieillard s'épuisa à lui crier un :

« Merci, mon fils ! » qui, longues années après, retentissait encore à ses oreilles.

Mais la fureur du peuple n'était pas assouvie par ce meurtre facile : elle se tourna soudain vers mon père :

« Que veut-il ? de quoi se mêle-t-il ? c'est un fanatique ! c'est un aristocrate ! »

Ces mots de funeste augure se firent entendre auprès de lui; on le pressa, on l'entoura. Il chercha à s'éloigner, mais les issues étaient gardées, et il ne voyait autour de lui qu'une mer de têtes menaçantes. Un seul visage lui promettait protection et appui : c'était celui d'un homme grand et robuste que mon père connaissait de vue, et qui avait, non loin de la maison paternelle, un petit établissement de maréchal-ferrant. Mon père l'avait toujours traité avec politesse, et il lui avait rendu quelques légers services de voisinage. En ce moment périlleux, ses regards rencontrèrent ceux de cet homme, et ils se comprirent.

« Qu'est-ce que vous voulez à M. Gerbert, vous autres ? dit le vigoureux forgeron en se plaçant devant mon père, à qui ses larges épaules faisaient un rempart, tandis que ses mains solides lui tenaient lieu d'armes offensives. Est-ce qu'il n'est pas honnête pour tous les citoyens ? Son humanité est bien connue, je pense, et celle de la citoyenne Gerbert aussi ! Qu'est-ce que vous lui voulez donc ? C'est comme cela que vous entendez la liberté, que vous voulez empêcher les gens de passer et d'aller à leurs affaires ?... Allons ! allons ! place ! »

En parlant ainsi, le forgeron se frayait un chemin avec ses coudes et faisait marcher mon père à côté de lui. La force musculaire de cet homme, le redoutable marteau qu'il tenait à la main et qui, entre ses doigts nerveux, pouvait être aussi terrible que la framée de Charles-Martel, sa résolution, sa force morale imposèrent au peuple, et aucun des individus qui composaient la foule n'osa arrêter leur marche. Ils traversèrent ainsi la place où avait eu lieu l'exécution du père capucin; mais la multitude les suivit dans le dédale des rues; elle s'accrut de nouvelles escouades qui venaient des faubourgs, elle s'excita de plus en plus, et des cris de mort sortirent de son sein. Mon père se retourna; il vit ces figures furieuses, ces poings levés; il entendit avec les menaces le sifflement des pierres qu'on lui lançait, et, il me l'a dit

souvent, il remit intérieurement son âme entre les mains de Dieu.

On était à la hauteur de la maison du forgeron :

« Fuyez, entrez dans la forge et fermez la porte ! » dit-il tout bas à mon père.

Celui-ci obéit; il s'élança dans la forge en rejeta sur lui la lourde porte, devant laquelle son courageux ami se plaça. Le peuple poussa des hurlements de fureur et voulut s'élançer contre cette barrière.

« Holà ! cria le forgeron, on n'entre pas ici sans ma permission; charbonnier est maître chez lui, et pendant que vous badinez, le citoyen s'en va par la porte de derrière. »

La foule s'élança par d'autres rues vers l'issue désignée.

Pendant ce temps l'homme au marteau entra chez lui, fit prendre à mon père le déguisement d'un ouvrier, et le reconduisit chez nous, où ma pauvre mère l'attendait dans les plus vives alarmes. La nuit même ils quittèrent la ville, et quand les temps furent meilleurs, ils firent vendre leurs biens et ne revinrent plus à *** car ma mère avait conçu une profonde horreur pour ces lieux qui avaient failli être témoins de la mort de son mari.

Souvent on me conta cette histoire, on me parla du généreux forgeron à qui ma famille portait une grande et juste reconnaissance. A mes yeux d'enfant, il apparaissait comme un être fabuleux, un géant bienfaisant, un Hercule dompteur de monstres, et c'était avec douleur que je pensais que je ne le verrais jamais; car cet homme courageux était mort jeune des suites d'une cruelle blessure reçue dans un incendie. Ce récit, où se mêlaient le père capucin, le forgeron et mon père, m'était familier et j'avais fait exprès le voyage de *** pour voir le reverbère fatal, la place et la forge qui avaient été témoins du danger et de la délivrance de mon père. Mais le reverbère ne pendait plus au milieu de la rue, la place était transformée en square, une école de petites filles s'élevait à l'endroit où s'ouvrait jadis l'ancre du forgeron, et ni les pavés, ni la mémoire des hommes n'avaient gardé souvenir du saint religieux, de mon père qui l'avait défendu, ni du brave homme qui avait sauvé mon père.

Je quittai *** fort découragé.

Ma lettre est longue, et je ne vous ai pas encore dit un mot de mon procès. A bientôt, cher Fernand.

Votre dévoué,

OLIVIER GERBERT.

LETTRE DEUXIÈME

Mon procès ? il a occupé deux juridictions; il a été long, coûteux, et surtout ennuyeux, aussi ne vous en ferai-je pas la monotone histoire. Une erreur dans un acte de vente en fut la cause première. J'avais pour adversaire un jeune marchand, peu riche et fort âpre au gain. Il refusa mes offres d'accommodement, il voulut plaider et il plaida pendant cinq années entières. et, je l'avoue, Fernand, son obstination et sa méchante humeur m'avaient donné contre lui un sentiment d'antipathie. Le rencontrer m'était pénible; entendre parler de lui me froissait, et cet homme qui troublait ma quiétude, qui m'obligeait à la guerre et à la chicane, était devenu mon cauchemar. De mon côté, je m'obstinaï; par le conseil de son avocat, à la veille d'entendre en appel la dernière sentence, il me

fit demander un arrangement, que je refusai à mon tour. Je triomphai sur toute la ligne; mon adversaire fut condamné aux frais, dépens, etc., etc.; et lorsque la nouvelle de ce succès me parvint, j'en ressentis une joie profonde et cruelle, et je compris en ce moment combien je détestais mon adversaire. Vous me connaissez, cher Fernand, vous savez combien j'aime la paix, l'étude, les nobles plaisirs de l'intelligence et ceux plus doux de la famille: or, cet homme avait troublé ma vie, interrompu mes travaux; il m'avait forcé à descendre à des querelles infimes, à des arguties de procureur; il avait fait retentir les tribunaux de mon nom, il s'était posé devant moi en ennemi; il me haïssait sans doute autant qu'il m'était odieux. Mon succès, par la satisfaction amère qu'il me fit éprouver, m'apprit aussi combien les sentiments mauvais étaient entrés avant dans mon âme.

« Je crains bien, monsieur, me dit mon avoué, que vous ne tiriez pas grand'chose de ce procès que votre adversaire a soutenu contre le droit et le bon sens. Ce malheureux est complètement ruiné, et ses créanciers le traquent de près.

— C'est un fou! dis-je avec mépris.

— Un Robert-Macaire, peut-être, » ajouta dédaigneusement l'avoué.

Quelques jours après, on m'envoya les pièces du procès que j'avais demandées, car je voulais une dernière fois les vérifier. Je parcourus ces longues liasses, couvertes d'une écriture grossoyée à tant la page, et je reconnus bientôt qu'à ces papiers on en avait joint d'autres, par mégarde sans doute. C'étaient des actes d'état-civil relatifs à la famille de mon adversaire. J'y laissai tomber un regard nonchalant; mais tout à coup un nom me frappa et réveilla soudain mon intelligence endormie quelque peu par cette lecture monotone. Je lus, je comparai, j'examinai avec soin, je vérifiai et contrôlai la généalogie de ma partle, avec tout le soin d'un d'Hozier établissant la descendance d'un feudataire de Philippe-Auguste, et, cher Fernand, j'arrivai, clair comme le jour, à établir que mon adversaire, le vaincu du procès, était le petit-fils du forgeron, du sauveur de mon père! La mère de mon ennemi était la propre fille du héros de mon enfance!

Je restai stupéfait, et je pus dire comme le héros d'une tragédie :

Oh! ma haine s'en va.

Je pensai à mon père, à sa chaleureuse gratitude pour l'homme qui l'avait défendu et sauvé, au pieux souvenir que lui avait gardé ma mère, à ces récits qui me le représentaient si bon, si vaillant et si fort. Je pensai aussi aux tracasseries misérables que m'avait faites son petit-fils, et j'eus la sagesse, pour la première fois, de les attribuer à la pauvreté, mauvaise conseillère, et à l'état d'exaspération que, trop souvent, elle fait naître.

Je roulais ces pensées dans mon esprit, quand ma bonne femme entra dans la chambre :

« Eh bien! me dit-elle, voilà ce malheureux Tavernier (c'est le nom de mon ex-ennemi) qu'on vient de mettre en prison; il est en faillite ouverte! et sa femme! ses pauvres enfants!

— Pauvres gens! dis-je avec chaleur.

— Tu les plains! me dit-elle, mon bon Olivier, je te reconnais là... tu ne seras pas fâché...

— Quoi donc?

— J'ai envoyé un peu d'argent au curé de leur paroisse afin qu'il l'emploie pour eux.

— Je te reconnais aussi, répondis-je en lui serrant la main; mais, va, tu seras contente de moi: ma colère contre ces malheureux était stupide.

J'avais mon plan, mon siège était fait. Je courus au greffe (je dois la connaissance de ce lieu de plaisance au pauvre Tavernier), je commençai par solder les dépens du procès qu'il m'avait fait, et je me fis donner communication des pièces relatives à la faillite. Grâce à Dieu, il était en mon pouvoir d'acquitter ces dettes et de payer par là celle que ma famille avait contractée. Ce fut par ce soin que je commençai, et, par la vertu du tout-puissant moteur, l'argent, je fis ce que je voulais et j'obtins le secret que je voulais aussi. Mon adversaire était toujours en prison, ne se doutant de rien, ce qui favorisait mes plans.

Enfin, après douze jours qui peuvent compter parmi les plus agréables de ma vie, je me rendis à la prison, quartier des dettiers; c'est le mot technique. Tavernier prit un air sombre et embarrassé en me voyant entrer; j'allai vers lui, et lui tendant la main, je lui dis :

« Je viens faire la paix avec vous; ne trouvez-vous pas, mon cher monsieur, que nos guerres durent depuis assez longtemps?

— Monsieur, me dit-il, et il ne put aller plus loin, il détourna la tête avec une confusion pénible.

— Mon cher monsieur, répondis-je, je connais quelques-uns de vos créanciers, et j'ai obtenu d'eux, pour vous, quelques heures de liberté sous ma garde. Voudriez-vous m'accompagner?

J'ouvris la porte et pris mon chapeau.

« Votre femme et vos enfants vous attendent, ajoutai-je. »

Le pauvre homme était si étonné, qu'il me suivit machinalement, sans objections et sans résistance. Ma voiture était à la porte; nous y montâmes, et, après un très-rapide et très-silencieux trajet, nous nous arrêtâmes devant un joli magasin de lainages, qui paraissait fort bien fourni de tous les articles de Reims et de Roubaix. Je descendis et Tavernier après moi; nous entrâmes dans la chambre du fond; elle était bien meublée de meubles modestes et confortables; mais le joli papier, les rideaux de mousseline, le mobilier de noyer, n'eurent pas le moindre succès.

Tavernier ne les regarda point... il ne voyait, il ne regardait que sa femme et ses enfants, qui s'étaient jetés dans ses bras en pleurant. Il pleurait aussi le pauvre homme! Et moi, Fernand? eh bien! je pleurai aussi et avec délices.

« Que se passe-t-il? dit enfin Tavernier, qui, en ce moment, entouré de sa famille, surpris, ému, me semblait tout aimable. Mon Dieu! que se passe-t-il? tout cela n'est pas naturel.

— Mon cher Tavernier, lui dis-je, voici ce qui se passe. Vous êtes honorablement réhabilité, en voici la preuve dans ces papiers. De plus, cette maison où vous vous trouvez est louée en votre nom, en voici le bail; les marchandises qui sont dans le magasin vous appartiennent, ainsi que les meubles et ce que vous trouverez dans les armoires.

— C'est un rêve! dit le pauvre homme en sanglotant tout haut; je rêve, je suis en prison!...

Sa femme et ses enfants l'embrassèrent pour lui prouver qu'il était bien éveillé; il se tourna vers moi :

« Monsieur! s'écria-t-il, comment se fait-il? mon bienfaiteur, expliquez-moi... il ne put achever.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire qui vous expliquera tout, lui dis-je; votre grand-père, au péril de sa vie, a sauvé mon père : je paye une dette de ma famille envers la vôtre... »

Il tomba à mes genoux; sa femme et ses enfants voulaient me baiser la main; ma bonne femme, qui était venue pour veiller aux derniers arrangements, pleurait derrière la porte, et moi, Fernand, je goûtais un des plus doux moments de ma vie.

Voilà la fin de mon procès; le public, peu charitable d'ordinaire, a peut-être vu dans ce que j'ai fait une ostentation de générosité, mais je tenais à expliquer à mon vieil ami que ma générosité n'était que justice, et qu'en accomplissant le devoir de la reconnaissance, je ne méritais ni blâme ni louange. Seulement, j'avoue que je suis plus heureux qu'au temps où le nom seul du pauvre Tavernier me faisait mal aux nerfs.

Votre dévoué ami,

OLIVIER GERBERT.

M^{me} BOURDON.

LES PETITES FINESSES DE MADEMOISELLE BOCQUET

« Coralie, tenez-vous droite!

— Augusta, penchez un peu votre tête, faites onduler votre cou à la façon des cygnes, ainsi que disent si joliment messieurs les poètes. Vous êtes ridiculement grande et terriblement maigre, ma chère; votre pensée constante doit être de dissimuler ces deux imperfections à tous les yeux! De plus, j'ai une recommandation à vous faire, recommandation grave! Lorsque vous causez, vous prenez un ton doctoral et tranchant qui vous vieillit abominablement; quiconque vous entendrait sans vous regarder vous donnerait trente-cinq ans tout au moins! Enfin, vous n'êtes que dans votre vingt-et-unième année!...

— Une autre observation, mesdemoiselles; observation excessivement importante dont je vous prie de prendre note!...

— Moi aussi, ma tante? »

Cette dernière question était faite par une malicieuse enfant de dix-sept ans, à laquelle mademoiselle Bocquet n'avait point encore adressé la parole.

Mademoiselle Bocquet était une rentière, habitant la rue de la Paix, aux Batignolles.

Mademoiselle Bocquet pensait qu'elle en eût pu remontrer aux Pitt, aux Talleyrand, aux Metternich, sur le chapitre de la diplomatie.

Qu'en ce point la demoiselle s'abusât ou non, il lui avait fallu un peu mieux que de la diplomatie pour se tirer d'affaire et conserver de bonnes apparences, avec deux mille quatre cents livres de rentes seulement, et trois filles à élever, dont la dernière n'avait que cinq ans lorsque moururent M. Bocquet, frère de mademoiselle Bocquet, et sa jeune femme, ne laissant pour tout héritage à leurs trois filles que le souvenir de leurs vertus. Il avait fallu à mademoiselle Bocquet un ordre rare et une impitoyable économie! Elle en était venue à bout, la bonne demoiselle; et, certes, c'était beaucoup moins à sa diplomatie qu'à ses qualités de ménagère que ses nièces étaient redevables de l'éducation qu'elles avaient reçue.

Où se montra ce que mademoiselle Bocquet apportait sa diplomatie, ce fut dès que ses nièces, Coralie et Augusta, ayant atteint dix-neuf et vingt ans, lui parurent en âge d'être mariées; oh! dès lors mademoiselle Bocquet ourdit ses toiles et prépara ses trébuchets! Elle ne dit plus un mot, elle ne fit plus un pas qui ne tendit à se conquérir des neveux!

Et n'allez pas croire qu'elle se serait contentée des premiers venus! Elles les voulait aimables, afin que ses nièces les pussent aimer, et cela était rationnel; elle les voulait distingués, afin que ses nièces et elle-même, un peu, en pussent être fières; elle les voulait en possession de bonnes places, afin que ses nièces se trouvaient à l'abri de la gêne.

Des maris aimables, distingués et placés, on en rencontre! seulement, pesant leurs avantages au poids de l'or, ce n'est guère qu'au poids de l'or que ces messieurs les livrent; y prétendre lorsque l'article sans dot doit être, du côté de la future, le premier du contrat, c'est s'abandonner à une fallacieuse illusion.

Ce rêve fut pourtant celui de mademoiselle Bocquet, et, au moment où nous saisissons au vol quelques-uns de ses prudents avis, il y avait deux ans qu'elle faisait scintiller ses miroirs, soit au soleil du bon Dieu, soit aux bougies des salons.

Reconnaissons qu'aucune alouette ne s'y était encore venue prendre.

Mais le cas n'était nullement désespéré; il ne s'agissait que de ne point manquer de persévérance, et, en fait de persévérance, le siège d'Azot (vingt-sept ans), paraissait à mademoiselle Bocquet une véritable plaisanterie. Seulement, étant toujours sous les armes, elle voulait qu'il en fût de même de ses nièces; elle ne leur permettait pas d'oublier le mari que les brumes du destin leur dérobaient encore.

« Moi aussi, ma tante, ce que tu vas dire me regarde? demanda donc soudain mademoiselle Justine à mademoiselle Bocquet.

— Oui, ma chère, il y a dix ans que j'eusse dû prévenir vos sœurs. Je me repens bien de n'y avoir pas songé ! »

A la physionomie sérieuse de leur tante et au soupir de regret qui s'exhala de sa poitrine, les demoiselles Bocquet, les deux aînées particulièrement, furent prises d'une certaine anxiété. Était-ce à cette lacune dans les conseils de mademoiselle Bocquet qu'elles devaient de n'être point encore pourvues ? L'affaire alors était vraiment grave !

« Mesdemoiselles, reprit mademoiselle Bocquet, sous quelque prétexte que ce soit, il ne faut jamais dire son âge. Tel est l'avis que j'aurais dû vous donner dix ans plus tôt ! Il y a de par le monde des gens doués d'une mémoire prodigieuse. Quand une jeune fille atteint seize ans, elle en est si fière, qu'elle l'irait crier sur la pointe de l'obélisque. Les gens en question en prennent note, et lorsque la susdite jeune fille attrape vingt, vingt-deux, vingt-cinq ans, si elle a l'innocente fantaisie d'en vouloir retrancher quelques semaines, elle est rappelée à l'ordre par un inexorable : « Vous souvient-il de l'époque où vous eûtes seize ans ? c'était en telle année !... »

Au début du discours de mademoiselle Bocquet, les trois sœurs avaient souri de concert. Chez les deux aînées, ce sourire avait bientôt fait place à un air soucieux. L'observation de leur tante était fondée !

Cependant, certaine de n'avoir point prêché dans le désert, et ne voulant pas qu'une préoccupation triste altérât la physionomie de ses nièces, mademoiselle Bocquet s'empessa de rasséréner leurs fronts, en ramenant leur pensée à une petite fête qui se donnait, le soir même, chez des amis d'une amie commune, fête à laquelle les demoiselles Bocquet devaient coopérer : Augusta, en récitant des vers de sa composition ; Coralie, en jouant un concerto, et Justine en dansant un bolero, un vrai bolero, avec ronds de bras et castagnettes. Mademoiselle Bocquet ne se lassait pas de voir Justine danser ce bolero ; selon elle, l'enfant, dans ce bolero, devait enlever tous les cœurs.

Du reste, ceci n'était, à l'égard de Justine, qu'une fusée d'avertissement, une semence à laquelle le temps serait laissé de pousser.

Il n'en était pas ainsi des vers d'Augusta ni du concerto de Coralie, leur portée devait être plus immédiate.

L'amphytrion dont mademoiselle Bocquet avait vivement souhaité l'invitation était M. D..., instituteur, instituteur de garçons ! Certainement, les plus grands élèves seraient conviés à la fête. Quel vaste champ ouvert aux espérances de mademoiselle Bocquet ! Sans nul doute, chez M. D... il n'y aurait que l'embarras du choix. Des lèvres poétiques d'Augusta et des doigts agiles de Coralie devaient s'échapper mille chainettes d'or, aux enlacements desquelles nul sauvage Hipolyte ne se pourrait soustraire !

Le soir venu, et les demoiselles Bocquet convenablement ajustées, on se fait conduire chez M. D... Augusta caressant le drap bleu du fiacre de son regard de poète inspiré et répétant ses strophes avec accompagnement de castagnettes ; car ce qui, dans tout ceci, enchantaient Justine, c'étaient ses castagnettes ; elle ne pouvait en dégager ses doigts et les faisait jouer à tout propos et sans propos.

Introduite dans le salon de M. D..., mademoiselle

Bocquet jeta autour d'elle un regard habilement observateur.

Ainsi, avant le combat, les bons généraux se rendent compte des forces de leurs adversaires.

Autour d'elle, mademoiselle Bocquet aperçut une trentaine de gamins de huit à douze ans.

— Ce sont les petits frères, pensa-t-elle.

— A la place de M. D., ajouta-t-elle à part soi, j'aurais laissé ces marmots au dortoir ; cela encombre le plancher.

Une demi-heure s'écoula, puis une autre ; les grands élèves ne se montraient pas.

« Ces adolescents, se dit mademoiselle Bocquet, cela prend l'habitude des hommes ; cela singe les gens affairés ; ils apparaîtront à onze heures ! »

Cependant les réjouissances commencèrent : ce fut d'abord un chœur, paroles et musique du crû, brailé par les élèves de M. D. avec un entraînement, sinon une justesse, digne d'éloges. Ce furent des fables, également du crû, nasillées par un fort en thème. Ce fut un proverbe du crû, du crû toujours, du Musset tout pur, disaient les flatteurs de M. D. ; et, en effet, le fond et la forme de tel des proverbes de Musset se retrouvaient littéralement dans celui de M. D. Mais les beaux esprits se rencontrent ! Ce fut donc, pour la troisième réjouissance, un proverbe joué par la maîtresse de la maison, une dame un peu mûre, et un artiste de onze ans ; ce proverbe mit tout le monde en gaieté, et comme il se terminait par une polka conjugale (ceci n'appartenait pas à Musset), cette polka fut le signal du bal.

Le bal immédiat ne faisait point l'affaire de mademoiselle Bocquet. Si Coralie dansait avant que d'avoir joué son concerto, elle le barboterait ! De même d'Augusta pour sa récitation ; elle manquerait d'haleine !

D'autre part, c'était à de moins jeunes oreilles et à des regards plus intelligents qu'étaient destinés les trésors des demoiselles Bocquet. De toute nécessité il fallait donc attendre ; seulement mademoiselle Bocquet recommanda à ses nièces de ne point danser.

Ne point danser ! et Justine qui était folle de cet exercice !... Elle imagina un coup d'État : entre deux contredanses, glissant devant le pianiste la musique de son bolero, elle agita soudain ses castagnettes, et, au grand ébahissement de sa tante, ainsi qu'à la joie délirante des gamins, elle se débarrassa de sa tâche, afin de pouvoir ensuite accepter autant de danseurs qu'il s'en présenterait. Il s'en présentait en foule ; le bolero avait fait de Justine la reine de tous ces jeunes cœurs.

A quel point les cœurs des grands frères n'en eussent-ils pas été affectés, pensa mademoiselle Bocquet avec un regret amer !

Mais ces grands frères, mademoiselle Bocquet vit bien, à la fin, qu'il y fallait renoncer.

« Ce monsieur D. n'est point un instituteur, dit-elle à ses nièces en regagnant les Bâtignolles, ce n'est qu'un maître d'école !... Heureusement nous avons, dimanche, la matinée littéraire de M. K. ! Là, du moins, Augusta se trouvera entourée de ses pairs ! »

M. K. avait été reçu par mademoiselle Bocquet ; il avait ouï les vers d'Augusta, et les avait trouvés adorables ; c'était, avait-il dit, le fin du fin ; quel-

ques-uns ayant échappé à sa compréhension, ne lui en avaient paru que plus sublimes.

M. K. avait prédit à Augusta un entier succès. Donc, sans trop de difficulté, le dimanche marqué en rouge sur l'almanach de mademoiselle Bocquet, Augusta se laissa ceindre le front d'une couronne de laurier, et, ses feuillettes décorés d'une faveur du même vert que le laurier de sa couronne, elle se disposa, pour la première fois de sa vie, à grimper sur une estrade et à se révéler au public.

On dit de certains marchands qu'ils perdent sur chaque objet vendu, mais qu'ils se rattrapent sur la quantité.

Cette manière de raisonner semble paradoxale. Cependant, un effet analogue se produit journellement dans les masses. Supposé donné le nombre mille, chaque individu examiné à part est fort capable de n'offrir à l'observateur qu'un esprit saugrenu, et, en somme, le plus souvent, ces esprits saugrenus jugeront juste.

Que, parmi les auditeurs d'Augusta, les médiocrités badaudes aient formé la majorité, nous ne le mettons pas en doute; néanmoins, ces médiocrités réunies ne se trompèrent point aux vers d'Augusta; ils furent trouvés exécrables; et, comme on était tous gens trop polis pour siffler, on imagina un autre moyen d'imposer silence à la muse, on l'applaudit avec frénésie, avec rage, et chaque fois qu'elle essaya de reprendre, les braves à outrance recommençant, force lui fut bientôt de quitter l'estrade, un peu étonnée au fond de ce succès étrange et ne sachant trop si elle devait ou non s'en applaudir. Toutes réflexions faites, elle s'en applaudit; quant à mademoiselle Bocquet, elle en pleura de joie.

Coralie aussi eut son triomphe; sa tante parvint à lui faire jouer son concerto, en ce que la chère demoiselle appelait de bonnes conditions, c'est-à-dire devant un public où le sexe fort ne descendait pas au-dessous de la trentaine; par exemple, il s'étendait peut-être au delà; mais mademoiselle Bocquet n'aurait pas dédaigné un neveu grisonnant.

Ces exhibitions de ses nièces, mademoiselle Bocquet les renouvela aussi fréquemment qu'elle en put faire naître l'occasion.

« Et, disait-elle à qui voulait l'entendre, que de qualités solides jointes à ces qualités brillantes! Cette jeune fille qui jouait du Chopin à livre ouvert (pauvre Chopin!) se livrait tout aussi volontiers à l'exercice de la reprise perdue! Cette autre, dont le cœur était un foyer de poésie, elle confectionnait des marmelades! La troisième n'était encore qu'une enfant, mais que ne promettait-elle pas?... »

Un jour, quelques années plus tard, mademoiselle Bocquet, dont les espérances ne s'étaient nullement amoindries, éprouva une joie sans seconde; on fit résonner à son oreille les diverses syllabes dont se composent d'ordinaire les demandes en mariage.

Il s'agissait d'un monsieur mûr et suffisamment renté.

La mandataire de ce soupirant ayant complaisamment énuméré les beaux côtés d'une semblable alliance, et ayant été non moins complaisamment écoutée, exprima le désir que l'entrevue eût lieu chez elle, à un grand dîner où se trouveraient, par hasard, les demoiselles Bocquet et le monsieur mûr.

« Cela me paraît fort convenable et fort ingénieux,

répondit mademoiselle Bocquet, mais une chose a été omise, chère madame!

— Quoi donc? reprit l'ambassadrice; ne vous ai-je point édifiée sur la fortune et l'honorabilité de mon client? ne vous ai-je point révélé les secrets de son acte de naissance? Ne vous ai-je point avoué que la goutte...

— Pardon! pardon! ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— De son caractère, peut-être? Il est fort accommodant.

— Je me plais à le croire.

— De son extérieur? M. X. était, il y a trente ans, le plus joli garçon de Paris et de la banlieue.

— Je ne me permettrais pas d'en douter.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Chère madame, vous ne m'avez point dit à laquelle de mes nièces vont les vœux de cet honorable M. X.

— M. X. ne s'est point prononcé à cet égard.

— Par exemple!

— Entre nous, il n'est pas fixé.

— La singulière aventure!

— Jeudi prochain, il le sera.

— A jeudi donc!

Dire les pays où gambada la vive imagination de mademoiselle Bocquet en attendant le fameux jeudi, demanderait des volumes. Chacune de ses nièces lui paraissait avoir des chances de réussir; Coralie était si excellente musicienne et savait si bien faire durer le vieux linge! Augusta possédait une intelligence si supérieure! Justine était si gaie! A la place de M. X., l'indulgent demoiselle se fût trouvée bien embarrassée de choisir.

Enfin sonna l'heure où allaient se décider les destinées d'une des demoiselles Bocquet.

A table, mademoiselle Bocquet fut placée à la droite de M. X., auquel les trois demoiselles Bocquet faisaient face. Cet arrangement avait été mûri par mademoiselle Bocquet elle-même.

La mise en scène ainsi réglée, on suppose bien que mademoiselle Bocquet ne s'était point fait faute de préparer son dialogue. Un petit plan fort habile devait, pendant le dîner, lui fournir l'occasion de mettre en relief les qualités de femmes de ménage de ses nièces, qualités que ferait ressortir ce qu'elles se montreraient ensuite au salon.

Au salon, Augusta devait lire un aperçu politique de sa façon; Coralie devait improviser au piano de brillantes variations sur un thème choisi au hasard par leur aimable hôtesse. Ce thème choisi au hasard devait être la ballade de la *Dame Blanche*. Coralie avait beaucoup travaillé cette improvisation et la possédait à ravir. Enfin, Justine, qui ne dansait plus de bolero, devait chanter des chansonnettes comiques. Dans la chansonnette comique, Justine égalait si elle ne les surpassait messieurs tel et tel qui y excellaient.

Tout se passa selon les vues de mademoiselle Bocquet. A propos des hors-d'œuvre, mademoiselle Bocquet interpella Justine sur ses petits oignons confits; la volaille donna à la bonne demoiselle l'occasion d'exalter la sagacité de Coralie, fine acheteuse s'il en fût; et lorsque parurent les crèmes:

« Chère madame, demanda mademoiselle Bocquet à madame **, Augusta vous a-t-elle fait goûter de ses tartelettes aux marrons? C'est quelque chose d'ex-

quis. Je ne puis m'en rassasier. Si le mari que Dieu destine à cette chère enfant est doué d'un palais délicat, il est perdu ! Je n'en rabattrai pas un iota. Elle lui confectionnera de si délicieuses friandises, qu'il se livrera à elle pieds et poings liés ! »

Les hôtes de madame*** ayant convenablement ri à cette saillie de mademoiselle Bocquet, on se rendit au salon, où furent écoutées avec plus ou moins de plaisir la dissertation politico-gouvernementale, les variations brillantes et bruyantes, et les chansonnettes de mesdemoiselles Augusta, Coralie et Justine; après quoi mademoiselle Bocquet, en proie à une anxiété sans pareille, ramena ses nièces au logis. La chère demoiselle n'avait pu deviner, sous le masque ou froid ou légèrement railleur de M. X., de laquelle de ses nièces elle aurait à lui accorder la main.

Son esprit travaillait sur ce logogryphe, lorsque le lendemain M. X. se présenta chez elle.

Soit qu'il eût les circonlocutions en horreur, soit que le sourire de mademoiselle Bocquet lui semblât particulièrement engageant, M. X. dédaigna tout préambule et arriva droit au fait.

« Mademoiselle, fit M. X., j'ai longtemps cherché une épouse selon mon cœur, je crois l'avoir trouvée céans. »

Mademoiselle Bocquet s'inclina devant M. X., avec un inexprimable ravissement.

« On vous a mise au courant de ma position sociale ? »

— Nous ne pouvions souhaiter rien de mieux.

— De mes infirmités ?

— Les soins prodigués à ceux qui nous sont chers offrent tant de douceur !

— Combien je m'estime heureux, mademoiselle, de vous entendre ainsi parler.

— Il n'est point de femmes à qui certaines personnes ne pourraient facilement inspirer de semblables dispositions ! »

Ce fut au tour de M. X. à saluer mademoiselle Bocquet.

« Je puis donc espérer, mademoiselle, voir mes prétentions agréées ? »

— Dès que vous m'aurez confié, monsieur, le nom de la personne choisie, je pense que ma réponse ne vous laissera aucun doute à cet égard.

— Je vous avouerai candidement, mademoiselle, que j'avais d'abord songé à mademoiselle Justine. — C'était bien audacieux pour un vieillard de ma sorte — Quel excès de modestie !

— Mais je vous avouerai avec la même ingénuité que j'y ai promptement renoncé.

— Ah !

— Mademoiselle Justine chante la chansonnette avec une trop parfaite désinvolture ; je ne vous puis céder que je ne prise pas absolument ce genre de perfection. »

Devant cette franchise antédiluvienne, mademoiselle Bocquet ayant été prise d'une violente pitié, M. X. attendit que cette pitié se calmât ; puis, avec une aisance parfaite, il continua ainsi qu'il suit :

« Ce peu de penchant pour la chansonnette a été cause que mes vœux se sont reportés... »

— Sur Augusta ?

— D'abord ; oui, mademoiselle, après mademoiselle Justine, mes vœux se sont reportés sur mademoiselle Augusta.

— Que de modestie chez cette enfant ! N'est-il pas vrai, monsieur ?

— Ici, fit M. X. évitant de répondre, autre chose a encore suspendu les élans de mon cœur.

— Quoi donc, grand Dieu !

— Mademoiselle Augusta est une terrible logicienne, nulle question ne la pourrait désarçonner ; elle est capable de raisonner de tout et sur tout. Eh bien, voyez-vous, un mari aime assez à se croire un tantinet supérieur à sa femme ; c'est une petite satisfaction dont a besoin notre vanité. Avec mademoiselle Augusta, la supposition de l'égalité des mérites ne serait pas même possible. Qui d'antre se sentirait assez d'haleine pour s'envoler jusque sur les hauteurs où elle plane ?

— Allons, c'est de Coralie qu'il va me demander la main, pensa mademoiselle Bocquet.

— De sorte, reprit la bonne demoiselle, que c'est ma nièce Coralie ?..

— Ah ! mademoiselle, s'écria M. X., mademoiselle Coralie est charmante ! et si bonne ménagère, avez-vous dit !

— Excellente, monsieur ; nulle ne la peut surpasser dans l'économie domestique.

— Cela est une qualité précieuse ; mais pourquoi d'antre, ma chère demoiselle, lui avez-vous fait apprendre le piano ? Que j'eusse ardemment sollicité sa main, si cette main ne m'avait, hier, si cruellement massacré le tympan ! »

Rouge et suffoquée d'indignation et de dépit, mademoiselle Bocquet s'était levée, se croyant le jouet de quelque mystification. Avec une excessive courtoisie, M. X. l'obligea à se rasseoir.

« Mademoiselle, continua-t-il, la personne que je désire ardemment pour compagne de mes vieux jours, l'amie simple et bonne que mon cœur a choisie, est celle avec qui je ne serai sous le coup ni d'improvisations musicales, ni d'utopies philosophiques, ni de chansonnettes !

— Monsieur ! s'écria mademoiselle Bocquet tout en larmes, vous insultez à mes nièces !

— Telle n'est pas mon intention, répliqua M. X. avec un calme parfait.

— Tout le monde sait à quel point elles sont douées de qualités solides !

— Je ne l'ignore pas plus que tout le monde. Aussi la femme à qui j'offre mon nom est celle à qui vos nièces sont redevables de ces qualités solides !

— Mademoiselle, ajouta M. X. debout devant mademoiselle Bocquet qui le regardait d'un air ébahi, voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour mari ? »

Cette conclusion parut foudroyer mademoiselle Bocquet ; les paroles de M. X. avaient bien frappé son oreille, mais il semblait que le sens n'en pouvait arriver à son esprit. Lorsqu'enfin elle comprit que c'était elle, la vieille fille de cinquante-sept ans, elle qui n'avait jamais songé au mariage que pour autrui, elle, mademoiselle Bocquet la tante, que l'on voulait épouser au préjudice de ses nièces, dont on se permettait de contester les mérites, elle entra dans une véritable colère, et, par suite, oublia bien quelques formes dans le congé qu'elle signifia à M. X.

« Ma mariée, moi ! disait le soir même la bonne demoiselle à ses nièces, et à un homme qui déprécie malignement le rare talent de Coralie, l'esprit de Jus-

tine et la haute intelligence d'Augusta; mais j'aimerais mieux porter de l'avoine au moulin pendant le restant de mes jours! »

Aucune demoiselle Bocquet ne devint donc madame X.; toutes quatre restèrent les demoiselles Bocquet jusqu'à la fin de leurs jours; la tante éprouvant

un grand dédain pour une génération d'hommes qui avaient cotoyé des trésors et ne les avaient point su deviner; les nièces doutant parfois que l'exhibition fût particulièrement propice à l'établissement des filles.

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

ÉNIÈME HISTORIQUE

Nous portons le même nom, et tous deux, nous avons vécu au temps où l'empire romain penchait vers son déclin. Le premier d'entre nous, aveugle devant la clarté nouvelle qui se levait sur le monde, s'attacha aux autels du paganisme expirant; le second périt victime d'une erreur, et le prince qui l'avait injustement condamné, ne se consola point de sa perte. Quel est notre nom?

REVUE MUSICALE

Le catalogue de musique du mois de juillet se fait remarquer, comme les précédents, par un certain nombre de morceaux d'ensemble du plus grand mérite, tel que *sonates* en trios, et *fantaisies*, avec variations, sur les motifs des plus beaux opéras italiens.

Les trois ouvertures, à quatre mains, de Boieldieu, Bellini et Grétry, sont trois chefs-d'œuvre que l'on ne saurait trop recommander.

Pour piano seul, comme musique difficile, on trouvera une très-belle fantaisie de Lacombe, *le Retour du Guerrier*, qui nous paraît une page fort remarquable.

Sous le titre d'*Impressions de voyage*, il faut aussi mentionner les six méditations de Kontski, où l'art se mêle au sentiment le plus vrai et le plus savamment exprimé.

Comme musique très-difficile, c'est-à-dire pour celles de nos abonnées qui ont atteint l'apogée du talent, nous donnons quelques-uns des plus beaux morceaux de Thalberg, le roi des pianistes après Chopin. Qui ne lui a entendu jouer ses magnifiques fantaisies sur *I Capuletti*, *Don Juan*, *la Sonnambula*, *l'Elisire*, et surtout sa *Tarenelle*, sans être pris d'une enthousiaste admiration? Mais il ne suffit pas seulement d'être pianiste pour jouer Thalberg, il faut aussi être musicien dans toute l'acception du mot.

De même, pour la musique de l'inimitable Chopin, dont nous donnons la *Marche funèbre* et deux *Nocturnes* d'une beauté incomparable.

On se rappelle que dans notre musique moyenne force, classée en *trois degrés*, le premier degré est le plus facile. Aussi, *Heures du soir*, *Danse arabe*, par Gros; *Mélanges sur l'Elisire d'Amor*, par Moniot, et *Parlant pour la Syrie*, par Delisle, s'adressent-ils particulièrement à des élèves de deux ou trois ans d'étude.

Violette, nocturne de Laurent; *les Montagnes*, rondo de Truy; *Prière du Soir*, de Wackentaler, et *la Retraite chinoise*, morceau charmant et original de Vernoy, font partie du deuxième degré.

L'Espagnol, de Brisson; *le Lac bleu*, de Dancla; *Air National polonais*, et *Sérénade*, de Sowinski, sont quatre larges compositions qui, sans être difficiles, demandent déjà un peu de temps.

Dans notre collection de musique très-facile, on peut choisir hardiment pour tous les commençants; on ne trouvera pas un seul morceau qui ne soit à leur portée.

Une grande variété de danses des meilleurs auteurs, les unes venant de paraître, les autres comptant bon nombre de succès, complète notre catalogue. *Bacchanal*, quadrille de M. de Saint-El, est des plus divertissants.

Une valse de Puyraymond, *l'Echo de la Vallée*; *Gelsomina*, mazurka de salon, de Wackentaler, *Schottisch Pompadour*, de Leduc, méritent d'être citées au nombre des plus jolies productions de ce genre.

Le série de romances qui sert de clôture à notre recueil de juillet est remarquable pour le choix de la musique comme pour celui des paroles, qui peuvent être lues par toutes les jeunes filles.

Une très-belle scène biblique, intitulée *Judith*, par M. Poissot, conviendra particulièrement aux voix graves et déjà un peu exercées. C'est encore une œuvre de talent.

Avis. Nous rappelons à celles de nos abonnées qui l'auraient oublié, qu'elles peuvent prendre plusieurs abonnements à la musique, dans le cours de l'année, sans pour cela être obligées à renouveler celui du *Journal des Demoiselles* plus d'une fois dans l'année.

M. L.

M. AUBER. — M^{me} CAMBARDI.

Nous avons promis à nos jeunes lectrices quelques détails biographiques sur les célébrités musicales de

notre époque; commençons par M. Auber, l'un des maîtres de l'école française; à tout seigneur tout honneur!

Daniel-François-Esprit Auber est né, à Caen,

le 20 janvier 1784. Son père, riche marchand d'estampes de Paris, homme de goût et de bon sens, lui fit donner une instruction solide. Le futur compositeur aimait les arts à un âge où on les comprend à peine; aussi jouait-il avec beaucoup de verve et de facilité de la basse, du violon et du piano, qu'il étudia sous la direction de Ladurner. Sans avoir le sentiment de sa vocation artistique, il commença par écrire, pour son plaisir, quelques romances qui eurent un certain succès. Destiné à gérer l'établissement de son père, il fut envoyé à Londres pour y apprendre la pratique du commerce; là, il composa plusieurs quatuors, mais sans y attacher la moindre importance, et aussi peu soucieux de ses premiers essais en musique que de ses premiers débuts en industrie. Il était alors fort lié avec le célèbre violoncelliste Lamarre. A sa prière, Auber écrivit tous les concertos de basse qui ont paru sous le nom de ce virtuose; ils firent sensation dans le monde, où la vérité commençait à se savoir. Les amis d'Auber le poussèrent alors à travailler pour le théâtre; son père même l'y encouragea. Il produisit d'abord plusieurs opérettes de salon dont il fut beaucoup parlé; puis, comprenant la nécessité d'études sérieuses, il travailla sous les auspices de Cherubini; c'est seulement de cette époque que date sa carrière d'artiste. Après deux petits ouvrages, *le Séjour militaire* et *les Billets doux*, qui n'obtinrent aucun succès, Auber se releva par *la Bergère Châtelaine*, opéra en trois actes, paroles de Planard, qui fut joué à Feydeau, et produisit un immense effet. Des idées originales, des mélodies heureuses, une sorte d'innovation dans le style jusqu'alors un peu vulgaire des opéras comiques français, assurèrent au jeune compositeur une place distinguée parmi les hommes de talent. *Emma*, ou *la Promesse imprudente*, représentée en 1821, acheva la série de ses premiers succès. Jusque là, Auber s'était inspiré de Grétry, de Dalayrac et de Monsigny, en rajeunissant leur manière, un peu vieillie, par un heureux emploi des formes modernes. Mais vers cette époque commença la grande renommée de Rossini, et Auber ne laissa pas que de subir un peu l'influence du cygne de Pesaro. L'opéra de *Leicester*, représenté en 1822, fut le point de départ de cette modification. A propos de *la Neige*, qui suivit de près ce dernier ouvrage, les critiques du temps écrivirent dans les feuilles musicales que M. Auber savait être lui-même, quand il en avait la volonté, ce qui prouve que le chemin de l'imitation n'était pas celui qui devait conduire le compositeur à la gloire. L'opéra de *Locandie*, représenté en 1824, regut du public un excellent accueil; l'année suivante, Auber et Piccini furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur. *Le Maçon* et *Fiorella* firent alors leur brillante apparition, mais le chef-d'œuvre du jeune maestro fut à coup sûr sa partition de *la Muette*, ouvrage en cinq actes, composé sur un livret de MM. Scribe et Germain Delavigne, joué à l'Opéra en 1828, avec un immense succès. Tout le monde connaît cette belle partition où M. Auber a su être élevé, original, passionné et énergique autant que personne et sans copier personne. Voici donc M. Auber posé sur l'échelon le plus élevé de la hiérarchie artistique.

A partir de ce moment, ce sera M. Scribe qui fera tous les libretti que le compositeur mettra en musi-

que, et voyez quel singulier rapport de goût, d'esprit et de grâce, il existe entre ces deux hommes! A côté des ouvrages savants, pompeux, mais un peu lourds, de Cherubini, à côté des opéras comiques empreints de la vieille jovialité française, tels que *Ma Tante Aurèle*, *Jocande*, etc., etc. Les compositions de M. Auber tranchaient, par un mélange de légèreté, de distinction et bon goût, c'était quelque chose d'analogue au genre mixte créé par Scribe au Gymnase, entre l'ancien vaudeville et la haute comédie, toujours plus élevé que l'un, toujours plus léger que l'autre. Le genre adopté par Auber dans ses partitions, par Scribe dans ses pièces est profondément français. Aussi tous leurs ouvrages faits en collaboration ont-ils obtenu les plus chaleureux applaudissements. Le mouvement dramatique, le style, la verve, l'ironie spirituelle ou mordante, les scènes, les motifs, les ensembles, tout est français, tout est compris aimé et chanté par nos compatriotes; c'est là, certes, une grande qualité que ne sauraient atteindre les plus belles compositions dont le moule primitif appartient à des maîtres étrangers: *la Fiancée Fra Diavolo*, *le Dieu et la Bayadère*, *le Philtre*, *Gustave III*, *le Serment*, *Lestocq*, *le Cheval de Bronze*, *Actéon*, *les Chaperons Blancs*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *le Lac des Fées*, *Zanetta*, *les Diamants de la Couronne*, *le Duc d'Olonne*, *la Part du Diable*, *la Syreë*, *la Circassienne*, telles sont les œuvres nées de l'association féconde de MM. Scribe et Auber. Nous nous dispenserons d'analyser chacun de ces ouvrages, que nous connaissons tous, et dont, depuis longtemps, nous admirons les incontestables mérites. Cependant il ne faudrait pas en conclure que M. Auber est un génie profond, non certes, il est plus souvent gracieux, élégant et distingué que sérieux et pathétique. Les émotions qu'il éveille s'effacent presque aussitôt devant une idée riante qui leur succède. Sa musique enchante l'oreille plus qu'elle ne remue le cœur, et sauf quelques magnifiques pages qui dominent de cent coudées le nombre immense de ses ingénieuses créations, le caractère de ses œuvres n'est pas empreint d'une véritable grandeur. En général, M. Auber est léger et fugitif; il ne nous semble pas traiter ses types avec assez d'importance; il ne pense guère à donner à ses personnages une individualité distincte et prononcée; cependant il a fait ça et là de charmantes rencontres; je citerai celle de *Fenella* dans *la Muette*, dont la création est certainement une de ses meilleures fortunes. Auber est fou de la danse; il ne manque pas d'assister à tous les ballets de l'opéra; il en possède plusieurs en portefeuille qui doivent incessamment voir le jour.

Depuis 1842, Auber est directeur du Conservatoire de musique, où il a remplacé Cherubini. Sa gestion a été signalée par des améliorations sérieuses; ainsi, il a donné plus de solennités aux exercices des élèves en leur faisant jouer des opéras entiers; il a accordé un accès facile aux partitions des premiers prix de Rome; enfin il a séparé les classes des hommes de celles des femmes qui maintenant prennent leur leçon séparément. Il reste de grandes réformes à effectuer; mais M. Auber conserve une virilité d'intelligence qui, certes, le poussera dans cette bonne voie.

Les artistes d'un mérite supérieur se jugent eux-mêmes plus sévèrement qu'ils ne sont jugés par les autres. Avides d'une gloire qui n'est précieuse que

lorsqu'elle est légitime, ils voient sans cesse dans leur talent des taches imperceptibles à nos regards. Ainsi les Pasta, les Malibran, les Sontag, étaient-elles sans cesse occupées à corriger ce qu'elles appelaient leurs défauts, défauts que nous applaudissions pourtant avec un enthousiasme poussé jusqu'au délire. — Madame Cambardi, en véritable artiste, a fait comme ses illustres devancières ; complétant ses études musicales par un long séjour en Italie, ce berceau de la belle musique, elle y a travaillé

avec ardeur. Acclamée à la Scala de Milan, où son chant a été l'objet d'une admiration universelle, elle a été immédiatement engagée à Ancône pour l'ouverture du théâtre, et là, notre éminente cantatrice a obtenu les plus flatteuses ovations ; c'est assez dire que madame Cambardi nous reviendra chargée de couronnes et avec un talent plus complet encore que celui déjà si réel que nous lui connaissions.

MARIE LASSAYEUR.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE VII. — 1 à 4, Robe d'enfant — 5, Écusson avec A. S. — 6, T. S., enlacés — 7, *Annette* — 8 et 9, *Parure parisienne* — 10, Écusson avec F. R. — 11, R. P. — 12, L. H. — 13, Mouchoir avec écusson et A. — 14, *Angèle* — 15 et 16, Col-châle et manchette — 17, 18, 19, 20 et 21, M. M., enlacés — 22, *Nina* — 23, Mouchoir avec écusson et C. P. — 24, F. L. — 25, *Nisida* — 26, Entre-deux — 27, Dessin de taie d'oreiller — 28, Entre-deux — 29, *Rosine*.

COTÉ DES PATRONS.

31, Dessin à broder en chenille pour sac à ouvrage — 31, *Annie* — 32, *Marie* — 33, Écusson avec Z. Z. — 34, Écusson avec E. L. — 35, *Junie* — 36, *Suzanne* — 37, Écusson avec A. B. — 38, *Gervaise* — 39, *Olympe* — 40, *Odille* — 41, Écusson avec H. O. — 42, *Virginie* — 43 à 48, Robe princesse pour petite fille — 49 à 52, Veste pour garçon de dix ans — 53, Dessin arlequin pour coussin — 54, Pantoufle en tapisserie — 55 à 59, Cache-pot — 60, Capulet.

Jeanne à Florence.

Il est raconté je ne sais où que, pendant un concert donné dans le château de....., un effroyable orage éclata. La jeune fille qui occupait le piano, épouvantée, abandonna la place, qui demeura vacante. — Mais, tout à coup, et sans que l'on sût d'où il était sorti, sans que la maîtresse de la maison reconnût en lui l'un de ses invités, un homme se trouva assis devant le piano, et, pendant que le tonnerre grondait, que les éclairs déchiraient la nue, l'inconnu exécutait une symphonie étrange.

Puis l'orage cessa par degré, les sons s'éteignirent... Quant à l'artiste, il disparut comme il était venu, et de cette scène fantastique il ne resta à chacun des assistants qu'un souvenir qui fut lent à s'effacer.

Eh bien, moi aussi, Florence, je viens d'assister à une scène bizarre, et d'ouïr un concert qui n'a point eu de précédents.

Il s'agissait d'entendre exécuter plusieurs morceaux de Mozart et d'Haydn sur un nouveau piano dont on disait merveille.

L'assistance était nombreuse, l'instrument magnifique ; quant à l'exécutant, il ne paraissait point.

Cependant l'aiguille marchait sur le cadran, le dernier coup de huit heures, heure du programme, était sonné, et la porte du fond ne s'ouvrait pas.

Mais voici que tout à coup se fait entendre une ouverture magistralement exécutée, et dont les sons nous arrivaient trop distincts pour que l'on pût supposer l'orchestre placé dans une salle voisine.

Recourant alors à ma lorgnette, je jetai les yeux sur ce piano, devant lequel personne ne venait s'asseoir, et je demeurai stupéfaite, presque glacée d'effroi à la vue des touches qui s'agitaient, tressaillaient, comme si elles eussent été attaquées par une invisible main.

Y avait-il donc du sortilège, et fallait-il attribuer ce jeu mystérieux à la cause qui fit jadis tourner et danser les guéridons d'acajou ?

Pas le moins du monde, Florence, car la cause est aussi simple que l'effet paraît merveilleux : cette cause nous fut expliquée avec toute la lucidité possible, par M. Lacape, l'inventeur du *piano-mécanique*, un homme qu'on aurait brûlé sûrement il y a quelque cent ans.

Comment croire, en effet, qu'un démon n'est pas caché dans le piano qui joue tout seul ? Comment supposer que les arts mécaniques en sont arrivés à ce degré de perfection, qu'ils peuvent, avec avantage, suppléer le jeu d'un musicien consommé ?

Tel est pourtant le résultat obtenu par M. Lacape,

au moyen d'un appareil de petite dimension, qui peut s'adapter facilement à tous les pianos, et qui fait mouvoir le clavier aussi naturellement que s'il était touché par une main habile.

Veut-on ramener le piano à sa condition ordinaire, celle d'instrument *passif*, il suffit d'exercer une légère pression sur un bouton qui arrête instantanément le mécanisme, et remet le clavier à la disposition de l'exécutant.

Une pression exercée en sens contraire intime l'ordre de jouer seules aux touches, qui se mettent aussitôt en mouvement.

Quel exemple d'obéissance proposé à toutes ces jeunes demoiselles, qui se font si bien tirer l'oreille et le bout des doigts pour exécuter une sonate ou une étude !

Et quel trésor pour les maîtresses de maison, si fort en peine quelquefois de trouver deux mains de bonne volonté !

Grâce au *piano-mécanique*, leurs perplexités sont finies, et quadrilles et polkas, valse et redowas, pourront se succéder sans interruption, et sans fatigue pour personne, depuis dix heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.

Est-ce à dire que les musiciens sont détronés, et que l'appareil de M. Lacape est appelé à les remplacer comme la vapeur remplace les chevaux de poste ?

Pas tout à fait : on pourra, sans doute, préférer le jeu correct et régulier de la machine, au *tapotement* insupportable d'une pensionnaire, et lui accorder toutes les qualités d'un orchestre irréprochable ; mais ce que l'inventeur du piano jouant seul n'a pu donner encore à son instrument, c'est l'expression, la couleur, ce je ne sais quoi qui monte de l'âme d'un véritable artiste, et s'échappe de ses doigts au contact de l'instrument.

Tout en faisant ces réflexions, je me rappelais un des concerts qui ont clos la saison d'hiver, un de ceux où il me fut donné d'entendre de vraie musique admirablement interprétée, celui que donnait dans les salons Erard une grande artiste, madame Verdavainne.

Un double attrait réunissait ce soir-là une foule choisie : on plaisir qu'on se promettait d'entendre une fois de plus la musicienne achevée, se joignait le désir de la retrouver dans une de ses élèves qui, pour la première fois, se faisait entendre en public.

Le talent de mademoiselle Victorine Lasne est réel ; on a su l'apprécier, et les applaudissements accordés à cette jeune fille qui débutait d'une façon si brillante, étaient non-seulement un hommage rendu à la maîtresse dont elle conserve les traditions, et qu'elle est appelée à seconder bientôt, mais encore l'expression de la sympathie vive qu'inspiraient à la fois et son talent et son nom.

C'est que le nom de mademoiselle Lasne est historique, qu'il réveille tout un monde de souvenirs, et que chacun était heureux de saluer en elle la petite-fille du dernier ami de l'enfant-martyr, de ce Lasne qui, par ses soins délicats, son affection dévouée, sut rendre moins amère l'agonie de Louis XVII.

Tu as lu, Florence, le détail de cette mort touchante ; tu te rappelles la réponse que fit l'enfant à celui qui lui demandait s'il souffrait encore : « Oh !

oui, je souffre, mais beaucoup moins, la musique est si belle ! »

Et pourtant on ne faisait de musique ni dans la tour du Temple, ni dans les environs ; aucune oreille ne put percevoir ces sons venus du ciel qui arrachèrent à l'enfant une exclamation de bonheur.

Ses grands yeux illuminés par l'extase, il regarda Lasne : « J'ai une chose à te dire... » Mais aussitôt sa petite tête se pencha sur la poitrine de son ami qui écouta, mais en vain : tout était dit.

Quelle devait être cette confidence suprême du petit martyr ? était-ce un adieu, une recommandation, une promesse. Nul ne le sait.

Malgré moi, ces souvenirs me revenaient pendant le concert de mademoiselle Lasne, et doucement charmée, rêvant à moitié, confondant le présent avec le passé, cette harmonie que j'entendais avec celle qui ravit l'âme du dauphin, je songeais à ce mot mystérieux, et je me demandais s'il était impossible que cet enfant si près du ciel n'eût pas surpris le secret de Dieu : « J'ai une chose à te dire... Tu as été bon pour moi, tes soins ont adouci mes douleurs, tes chansons égayé ma prison, je voudrais te laisser quelque chose de moi, et je ne possède rien... Mais j'ai une chose à te dire... Cette belle musique que je viens d'entendre, tu l'entendras aussi, cette harmonie qui charme ma dernière heure, tes enfants en auront le secret, et ce don de Dieu sera dans ta famille, se transmettant comme un héritage et comme un souvenir... »

Si j'en avais le temps, Florence, je te dirais comment il m'a été donné de voir de précieuses reliques, conservées par la famille avec une soin religieux, et qui ont appartenu au roi, à la reine, au dauphin, à madame Royale : l'éventail dont Marie-Antoinette se servait au Temple, dernier sceptre laissé à la fille des Césars ; un jeu d'échecs, au dauphin, et des vues d'optique représentant, par un caprice bizarre de la destinée, les châteaux royaux qu'il ne devait plus revoir qu'à travers les ombres du temps et l'illusion du souvenir.

Et bien d'autres objets dont un autographe de la dauphine prouve l'authenticité.

Mais c'est assez bavarder aujourd'hui ; à nos planches maintenant.

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 4, ROBE D'ENFANT. Devant et corsage à broder sur mousseline, au plumetis ou au point de chaînette, ou bien en application de nansouk sur tulle d'Alençon. Dans ce dernier cas, le reste de la robe est en nansouk.

Nous avons donné, en 1860, un patron complet du corsage dont le plastron n° 3 fait partie.

1, Devant de la robe.

2, Plastron du corsage.

3, Jockey formant la manche.

4, Dessin de bande qui peut garnir la manche et le corsage.

Le même dessin peut servir pour devant de peignoir en nansouk et en mousseline.

5, Ecusson avec A. S., enlacés, anglaise, plumetis.

6, T. S., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

7, Annette, anglaise, plumetis.

8 et 9, *PARURE PARISIENNE* à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis et point de sable.

10, *Écusson avec F. R.*, fantaisie, plumetis et point de sable.

11, *R. P.*, gothique, plumetis.

12, *L. H.*, gothique, plumetis.

13, *Mouchoir avec écusson et A.*, point de poste ou plumetis.

14, *Angèle*, anglaise, plumetis.

15 et 16, *COL-CHALE* et *MANCHETTE*, plumetis ou nouveau point de poste.

17, 18, 19, 20 et 21, *M. M.*, enlacés, de différentes grandeurs, plumetis.

22, *Nina*, anglaise, plumetis.

23, *Mouchoir avec écusson et C. P.*, plumetis et point de sable.

24, *F. L.*, anglaise ornée, feston.

25, *Nisida*, anglaise, plumetis.

26, *ENTRE-DEUX*, plumetis et point de sable.

27, *Dessin de TAIE D'OREILLER*, plumetis ou broderie anglaise.

28, *ENTRE-DEUX* pour jupon, feston ou broderie anglaise. Cet entre-deux doit être placé au-dessus de l'ourlet.

29, *Rosine*, anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

30, *Dessin à broder en chenille sur drap ou velours*, pour sac à ouvrage. Nous l'avons vu chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, exécuté en chenille noire sur un fond de drap d'or. La petite rosace qui occupe le milieu du motif était brodée en soie.

Trois motifs suffisent pour le tour du sac, que nous monterons le mois prochain.

31, *Anna*, anglaise ornée, plumetis.

32, *Marie*, romaine ornée, plumetis et point de sable.

33, *Écusson avec Z. Z.*, anglaise, plumetis.

34, *Écusson avec E. L.*, anglaise, plumetis.

35, *Junie*, anglaise, plumetis.

36, *Suzanne*, anglaise, plumetis.

37, *Écusson avec A. B.*, fantaisie, plumetis.

38, *Gervaise*, anglaise, plumetis.

39, *Olympe*, anglaise, plumetis.

40, *Odille*, anglaise, plumetis.

41, *Écusson avec H. O.*, fantaisie, plumetis et feston.

42, *Virginie*, anglaise, plumetis.

43 à 48, *ROBE PRINCESSE* pour petite fille.

43, *Devant*.

44, *Plastron du devant*.

45, *Dos*.

46, *Côté du dos*.

47, *Manche*.

48, *Croquis de la robe* qui se fait en piqué ou en nansouk et se garnit de boutons, ainsi que l'indique le dessin.

Le plastron n° 44 doit-être posé sur le devant, n° 43, comme l'indiquent les lettres de repère. Les olives que l'on remarque au n° 43, le long de la ligne A. B. marquent l'endroit où le plastron doit s'appliquer sur le devant. Le bord de ce plastron doit être garni d'un ruban ou d'un galon.

49, à 52, *VESTE* pour petit garçon de huit à dix ans.

49, *Devant*.

50, *Dos*.

51, *Manche*.

52, *Croquis de la veste*, qui se fait en drap léger ou en nankin.

53, *DESSIN ARLEQUIN* pour coussin.

Ce dessin, qu'on dessinera sur canevas, sert à utiliser tous les bouts de laine qu'on peut posséder.

Le trait des contours se fera en laine noire; quant aux nuances indiquées sur la planche, la disposition peut en être modifiée selon le goût et les richesses de chaque abonnée.

54, *PANTOUFLE* en tapisserie.

55 à 59, *CACHE-POT* en carton de Bristol.

55, *Patron du cache-pot*.

56 et 57, *Dispositions des laines et soutaches*.

58, *Anneaux du cache-pot*.

59, *Croquis*.

La partie fondamentale de ce cache-pot est le carton de Bristol, qu'on enlance avec de la laine à tapisserie et de la soutache.

Le patron n° 55 doit-être levé très-exactement; le carton sera ensuite taillé avec soin, car les irrégularités rendraient difficile un travail qui, par lui-même, est sans difficulté. Celui des huit pans du patron sur lequel on a reproduit des lignes et des dents, sera successivement appliqué sur chaque pan de carton; on marquera l'extrémité des lignes par des piqûres. On pourrait aussi indiquer par quelques piqûres la découpe des dents, ce qui irait plus vite que de se servir d'un crayon; puis on tracera les lignes longitudinales d'une piqûre à l'autre. On coupera ensuite le long de ces lignes, avec des ciseaux, en ayant soin de ne pas descendre jusqu'en bas, où l'on doit laisser six ou sept millimètres, et l'on donnera à l'extrémité supérieure des barrettes la forme indiquée. On taillera en percaline, de la couleur du carton, autant que possible, un octogone un peu plus grand que le fond, afin qu'il puisse s'étendre jusqu'aux coupures, et on le collera sur le côté du fond qui doit-être le dedans.

Quand il sera sec, on relèvera les pans, et l'on enlaccera trois rangs de laine, en commençant par le bas et en passant alternativement dessus et dessous la barrette, comme au n° 56. Puis viennent trois rangs de soutache, mais *contrariés*, ainsi qu'on le voit sur le dessin. On passe ensuite trois nouveaux rangs de laine, ce qu'on répète sept fois en contrariant tous les trois rangs. La soutache revient alors comme précédemment. Il ne s'agit plus maintenant que de disposer les rangs de soutache et les triples rangs de laine tels que le dessin les représente. Les enlacements finis, on cotonne 66 centimètres de laiton de la grosseur de celui qu'on emploie pour les tiges de roses; on le garnit de bandelettes de papier, et on en fait un cercle qui doit s'adapter très-exactement au haut du cache-pot, à l'intérieur. Le cercle fermé, on le recouvre de laine ou de soutache. On taille une bande de carton, large de sept à huit millimètres, et longue aussi de soixante-six. On l'applique sur les barrettes, qu'on laisse dépasser de quelques millimètres; on place dessous, en dedans, le cercle de laiton, et l'on fait tenir le tout ensemble, en enroulant, à l'entour, de la soutache enfilée dans une aiguille à tapisserie. Cet enroulement se fait d'abord d'un sens, puis de l'autre, ce qui produit les petites croix. Il est inutile de dire qu'on croise sous la sou-

tache les deux bouts de la bande de carton pour former le cercle. Ceci terminé, on plie *très légèrement* le cercle de laiton, à chaque pan, pour marquer les angles. On fait, d'une bande de carton de même largeur, un autre cercle qu'on colle autour du fond du cache-pot, après y avoir enroulé de la soutache pour former des croix. On fait enfin, avec du laiton plus faible, cotonné, garni de papier, puis de soutache, deux anneaux de trois centimètres environ de diamètre, qu'on suspend de chaque côté au moyen de petits crochets faits de fin laiton cotonné, garni de cordonnet, et de la forme indiquée au n° 58. L'anneau passé dans le crochet, on introduit dans une fente l'extrémité de celui-ci, qu'on replie sous le cercle de laiton. Il ne faut pas oublier de mettre au fond du cache-pot un petit plateau de fer-blanc ou de zinc, ou même de toile cirée.

Quant aux couleurs, on choisit celles qu'on préfère. Le carton de Bristol est ordinairement bistre, vert ou gris, des nuances les plus claires. Celui du modèle est bistre très-clair, la laine écarlate et la soutache noire; et non-seulement on peut varier les couleurs, mais on en varie aussi les enlacements, et l'on peut remplacer la laine par la chenille. En diminuant de moitié la hauteur du cache-pot, on aurait un panier auquel on ajouterait une anse composée d'un bout de laiton cotonné et garni de laine, et d'une étroite bande de carton qu'on réunirait au laiton par un enroulement de soutache. A chaque bout de l'anse, on mettrait deux petits glands.

Quelque soin qu'on mette à coudre les bouts de soutache et à faire les nœuds de la chenille pour rattacher, il y aura toujours un envers; aussi est-il presque indispensable de doubler le panier avec du taffetas d'une couleur assortie. On taillera cette doublure sur le patron en laissant des remplis, et on étendra dessous une mince couche de ouate. La couture entre chaque pan se couvre d'une soutache.

Le dessin n° 57 (*bis*) est la légende du dessin.

Pour le cache-pot, il faut :

Trois écheveaux de laine et quinze mètres de soutache ou trente mètres de chenille, et même quantité de soutache.

Pour le panier, la moitié de ces quantités.

60. CAPULET.

Cette coiffure des femmes de la vallée d'Ossau est si connue, que nous n'avons pas besoin d'ajouter au dessin, qui laisse tant soit peu à désirer, des explications superflues.

On sait que le capulet est un simple carré double qu'on jette sur la tête, et qui couvre en même temps les épaules. Rien de plus commode pour le soir, à la campagne et aux bains de mer, et rien de moins dispendieux, ni de plus facile à exécuter.

Il suffit de se procurer 1 mètre 40 de flanelle ou de mérinos, blanc, rouge ou bleu (70 centimètres de largeur), et 4 mètres 40 de velours noir de 3 centimètres de large.

On commence par border la bande de flanelle du velours posé à cheval.

Après quoi on replie la flanelle sur elle-même, de façon à n'avoir plus qu'un carré de 70 centimètres de long sur 70 centimètres de large.

Par un surjet, on réunit les deux côtés du haut.

Ce surjet ne doit avoir que 65 centimètres de long,

les cinq derniers centimètres ne devant pas être cousus.

Cela fait, on replie le capulet comme on le voit au n° 60.

Le capulet a, sur toutes les capelines, un grand avantage, c'est que non-seulement il peut se plier et se mettre dans la poche comme un mouchoir, mais encore qu'à lui tout seul il tient lieu d'une capeline et d'une pèlerine tout à la fois, puisqu'il couvre en même temps la tête et les épaules : tout dépend de la façon de le poser, et nous sommes sûres à l'avance de la grâce dont nos amies feront preuve en cette occasion.

Pour enfant, il suffit d'un mètre de flanelle; mais il faut alors enlever dans le bas 20 centimètres, afin d'obtenir, la flanelle étant repliée, un carré de 50 centimètres.

MODES.

Voulez-vous, mes chères enfants, utiliser vos loisirs de campagne et orner vos cristaux et porcelaines de votre chiffre, ou des armoiries de votre maison?

La chose est facile, et peu coûteuse. Vous savez qu'on décalque les dessins de broderie sur un tissu au moyen d'un papier piqué. Sur porcelaine ou sur verre, l'opération se fait de la même manière; seulement, il faut avoir soin de rendre des deux côtés le papier bien lisse à l'endroit des piqûres, ce qui se fait en frottant ce papier dessus et dessous avec une pierre ponce ronde et plane.

Les piqûres, bien entendu, doivent être très-fines; si l'on a à tracer un chiffre sur des inégalités, creux ou bosse, il faut, pour les piqûres, choisir un papier très-flexible, ou bien une feuille très-mince de plomb ou d'étain.

Les piqûres terminées, on prend une poudre de couleur très-marquante comme du rouge *fin d'Angleterre*, réduit en poudre impalpable; on met cette poudre dans un petit carré de mousseline qu'on noue aux quatre coins; on place ensuite le papier piqué sur l'endroit que doit occuper le chiffre, et l'on saupoudre convenablement de façon à ce que le chiffre se trouve marqué sur la porcelaine ou sur le cristal.

Puis, avec soin et légèrement, on enlève ce papier piqué, sans rien effacer.

Ce tracé obtenu, il ne s'agit plus que de passer dessus, avec un pinceau en plumes faisant bien la pointe, du vernis *opal* gras et siccatif, et quand on a passé sur tous les traits, on laisse sécher un peu, jusqu'à ce que le vernis soit encore un peu collant.

Alors on applique, sur ce vernis, de l'or fin en feuille qu'on laisse bien adhérer partout, et on laisse sécher au moins vingt-quatre heures, et mieux quarante-huit heures.

En frottant légèrement et en rond, au moyen d'une mousseline fine et usée, on enlève l'or partout où le vernis n'a pas passé, et la dorure ressort très-belle et très-brillante.

Huit jours après toutes ces opérations, on peut laver sans crainte, même en se servant d'eau bouillante.

Pour les armoiries ou les chiffres en couleur, la méthode est la même; seulement on ajoute des couleurs impalpables au vernis, et on peint comme à

l'ordinaire. Ces couleurs doivent être surfinées et aussi vives que possible.

Maintenant que vous voilà bien instruites, causons chiffons.

Plus que jamais, le zouave est en vogue; seulement, de long et de flottant qu'il était dans le principe, il est devenu aussi court qu'un corsage, et très-juste. Il nécessite, par conséquent, l'emploi d'un gilet à deux pointes ou d'une chemisette plissée ou bouillonnée.

Nous avons vu, chez Virginie Vasseur, une délicate toilette de jeune fille en piqué blanc, composée d'une jupe, d'un zouave et d'un gilet à deux pointes.

La jupe était brodée en soutache noire au-dessus de l'ourlet, et devant. Le zouave et le gilet étaient également brodés.

Pour robe de piqué, on fait beaucoup aussi la forme Gabrielle, dont notre gravure du mois donne le modèle, avec la petite pèlerine et les manches à revers.

Quant à la grande casaque, pareille à la robe, elle se fait toujours, mais elle a moins de *genre* que les deux toilettes précédentes.

Nous avons vu aussi, chez Virginie Vasseur, une robe légère, en gaze de soie, quadrillée lilas et blanc, qui nous a semblé fort jolie. La jupe était ornée, dans le bas, d'un haut volant de biais, surmonté de deux bouillons également en biais, le dernier terminé par une tête.

Le corsage était décolleté; la manche, large dans le haut, bouillonnée et retenue par de petites ruches longitudinales, allait en diminuant jusqu'au poignet, juste assez large pour passer la main.

Une petite pèlerine pareille complétait cette toilette, aussi simple qu'élégante.

Cette façon peut convenir à merveille pour robe de deuil, en barége ou en grenadine.

Pour jeune fille, nous aimons la jupe unie avec un haut ourlet surmonté de trois ou quatre rubans de taffetas, n° 12 ou 16. Sur cette robe, on peut ajouter un petit châle double en barége ou en grenadine, bordé d'un ruban de taffetas, ou bien une écharpe ornée de la même façon.

La capote de tulle noir, ornée de marguerites ou d'un bouquet de mûres, complète la toilette de deuil.

Sous ces robes légères, la jupe de taffetas est de rigueur, ainsi que les jupons blancs empesés, avec ourlet surmonté d'entre-deux et de petits plis; mais avec les robes de piqué, de toile ou même de poil de chèvre, on peut conserver le jupon lactière que madame Foucqueteau, 13, rue de Mulhouse, a su rendre très-coquet.

Dessous, la cage-empire, dont il serait de toute impossibilité de se passer pendant la canicule, et qui a atteint l'idéal de la perfection par sa souplesse et sa forme gracieuse.

Les jupes, au reste, sont toujours très-amples du bas, tout en demeurant étroites du haut, et presque plates devant. On arrive à ce double résultat en coupant un lé en deux, mais de biais, de manière à former deux pointes. On met ces deux pointes de chaque côté du devant, la partie large dans le bas de la jupe, bien entendu.

Les jupes se montent toujours à gros plis, cinq ou sept en tout.

Les robes de poil de chèvre se font très-simplement, boutonnées du haut en bas, avec un liséré

double en taffetas, au-dessus duquel on place un des jolis petits ruchés de la maison Desterbecq, rue Jean-Jacques-Rousseau, 1, ruches également en taffetas, ainsi que les boutons.

Les manches à revers sont ornées de la même façon. La couleur du taffetas tranche généralement avec celle de la robe. Sur des robes grises, on a le choix entre le vert, le mauve ou le bleu.

Le marron est très à la mode, mais non pour les jeunes filles, dont le bleu est toujours la couleur.

Le chapeau de paille de riz, orné d'une touffe de bluets posée sur le sommet de la passe, ou d'une couronne placée sur le bord du fond, est toujours jeune et distingué.

Pour voyages, quand on ne veut point adopter la cloche ou le tudor, le chapeau de crin noir est vraiment le plus commode; il ne redoute ni le soleil ni la pluie, ne se flétrit ni se déforme et n'exige qu'un léger ornement: un chou ou un nœud de taffetas posé sur le côté, ou même sur une simple traverse de ruban ou de velours.

La lingerie de voyage doit-être aussi simple que possible: col droit en toile, manches de jaconas avec poignet haut et large, se boutonnant sur le dessus comme les poignets d'hommes.

La petite cravate de taffetas noir où la barbe de dentelle est de rigueur avec le col de toile, à moins qu'on ne préfère le gros bouton solitaire, comme les boutons de manche, en or ou en argent niellé, de chez Gueyton.

Pour toilette habillée, on fait de jolies parures en mousseline, garnies de guipures ou seulement de trois petits rangs ourlés et tuyautés.

Il nous reste à vous recommander un nouveau produit, le *térébène* propre à détacher les étoffes et qui a sur la benzine le double avantage de ne pas laisser de traces sur le tissu et de répandre une odeur infiniment moins désagréable.

L'emploi du *térébène* est très-simple: on tamponne, avec un linge fin ou avec du coton imbibé du produit, l'étoffe qu'on veut détacher, et l'on fait passer la tache sur du papier Joseph ou sur une serviette qu'on a eu le soin de placer sous l'étoffe. On tamponne jusqu'à ce que la tache ait disparu.

Ensuite, on met l'étoffe à l'air, ou, mieux encore, on l'approche du feu pour faire évaporer l'odeur.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

GRAVURE COLORIÉE.

Première toilette. — JEUNE FEMME. — Robe de taffetas uni, jupe garnie dans le bas de quatre volants tuyautés, formant des ondulations, corsage plat, montant et rond. Manche large, froncée, retenue par une garniture tuyautée. — Chapeau de paille d'Italie, orné de roses dessus et dessous.

Deuxième toilette. — JEUNE FILLE. — Jupe bordée d'un volant tuyauté qui remonte de chaque côté du devant en formant tablier. Corsage ouvert, avec revers garni de ruches tuyautées. Ceinture à boucle. Manches larges, pointues, garnies de ruches. Guimpe et bouillons en organdi. — Chapeau cloche en paille d'Italie, avec plume d'autruche.

Toilette de petit garçon. — Jupe et blouse matelot en mousseline de laine ou en cachemire, la jupe

ornée d'un large biais de taffetas ou de cachemire d'une autre couleur.—Chapeau russe en paille d'Italie avec longue plume.

GRAVURE NOIRE.

Première toilette. — DE VILLE. — Robe de taffetas. Jupe ornée de quatre garnitures tuyautées. Corsage plat et rond. Manches larges ornées comme la jupe. — Chapeau de paille, orné de plumes noires et de roses

Deuxième toilette. — DE CAMPAGNE. — Robe Ga-

rielle ou princesse, en nankin ou en tissu de l'Inde, garnie de velours noir et boutonnée du haut en bas. Manches à revers et pèlerine ornées comme la jupe. — Chapeau tudor. Col et bouillon de batiste. Cravate impératrice.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

Ce joli bouquet, exécuté en laine, fera un très-beau coussin; en soie ou en perle, il serait convenable pour dessus de guéridon.

ÉPHÉMÉRIDES

9 JUILLET 1848. — MORT DE JAIMES BALMÈS.

Balmès est un des plus grands écrivains de l'Espagne moderne. Prêtre profondément attaché à ses devoirs, il consacra sa plume à la défense du catholicisme. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite sa *Philosophie fondamentale*, les *Lettres à un Sceptique*, le *Protestantisme comparé au catholicisme*, et *l'Art d'arriver au vrai*; il réunissait à une luci-

dité d'esprit, à une vigueur de raisonnement rares, de grandes beautés de style. Le travail, l'ardeur qu'il portait à ses études, le consumèrent avant l'heure; il mourut à l'âge de trente-huit ans. Il avait pour maxime littéraire : *Lire peu, bien choisir ses auteurs, et penser beaucoup.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : *Qui ne se croit pas heureux, ne l'est pas.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.